



CARNET NOIR

Le 31 juillet 1979, nous avons perdu notre camarade / Louis BAUMANN / , ancien de la Cie Viel Armand qui habitait 87 route de Strasbourg à SELESTAT.

Une délégation de la Section du Bas-Rhin a assisté à son enterrement le vendredi 3 août en l'église Ste Foy, et a déposé une gerbe au nom de tous les anciens de la B.A.L., en s'inclinant une dernière fois devant la dépouille de leur camarade de combat des années 1944-1945.

Nous renouvelons à Madame BAUMANN et à ses enfants, l'expression de notre sympathie attristée. Elle a remercié les membres de la B.A.L. de leur présence par une lettre du 10 août 1979.

\*

Nous avons la triste obligation de vous faire part du décès survenu à Pau, à l'âge de 66 ans, de notre camarade / Rodolphe ENTZ / , Officier de la Légion d'Honneur - Croix de Guerre 39/45 - Officier de l'Ordre National du Mérite - Commandeur des Palmes Académiques.

Le Président et la Section du Haut-Rhin, auxquels s'unissent les camarades de la B.A.L., présentent à Madame ENTZ, ainsi qu'à la famille du défunt, leurs condoléances émues.

Dans le "Journal Sud-Ouest" du 01.10.1979, nous avons relevé le texte suivant :  
"D'origine alsacienne, M. ENTZ avait fait une licence puis une agrégation d'allemand. Jeune professeur, il fut nommé au lycée Louis-Barthou de Pau, une ville qui joua un rôle prépondérant dans son existence puisque c'est là qu'il se maria avec une béarnaise de souche et qu'il revint, plusieurs années plus tard, pour y terminer sa carrière en tant qu'inspecteur d'académie.

Après Pau, M. ENTZ enseigna à Montpellier. Détaché ensuite, au sortir de la guerre, auprès des Forces françaises d'occupation en Allemagne, il revint en France comme inspecteur d'académie à Tulle. Son séjour y fut relativement bref, de même que son affectation à Tarbes, ultime étape avant son entrée en fonctions à Pau, où il assuma pendant vingt ans, de 1956 à 1975, la responsabilité des problèmes scolaires du département des Pyrénées-Atlantiques.

M. Rodolphe ENTZ avait pris sa retraite anticipée pour raison de santé en 1976. Fin lettré, musicien (il jouait du piano) et mélomane averti, il marqua du sceau de sa forte personnalité tout ce qui gravitait autour de l'enseignement à l'intérieur du ressort dont il avait la charge.

L'annonce de son décès suscitera des regrets unanimes de la part de ses collaborateurs et de ses amis parce qu'il était la bonté même. Il avait le rare privilège d'être une autorité à la fois respectée et aimée. Le don de soi qui le caractérisait avait eu l'occasion de s'exprimer pleinement dans cette association départementale des Pupilles de l'école publique qu'il porta à bout de bras pendant vingt ans et dont il fut un président attaché à son développement. Dans le même ordre d'idée, son altruisme trouva des motivations à sa mesure dans l'oeuvre du Lion's Club dont il fut, pendant longtemps, le gouverneur du district.

\* \* \*

ADRESSES

BURGER Auguste - N° 19 SCHOENBOURG - 67320 DRULINGEN  
 BURGER Jean-Pierre - 50 rue Ziegelfeld - 67100 STRASBOURG  
 DUPONTEIX Jean-Robert - PLANEZE - 24190 NEUVIC SUR L'ISLE  
 ENTZ Rodolphe (Mme) - 2 avenue Edouard III - 64000 PAU  
 FRANTZ Fernand (Pasteur) - 27 avenue du Général De Gaulle - 67000 STRASBOURG  
 KIRCHE Pierre - 3 rue des Roses - 54720 LEXY  
 LAMBERT Hugues - Résidence C.N.R.V. - 43 rue du Général Frère - 54500 VANDOEUVRE  
 MOTTI Annibal - 8 rue du Maréchal Joffre - 67000 STRASBOURG  
 WATTEAU Gérard - 169 avenue du Maréchal Juin - 24000 PERIGUEUX

DES ORIGINES DE LA B.A.L.

*Vous avez remarqué que depuis la mort du Colonel BERGER, nous essayons de vous tenir au courant de ce qui se publie sur André MALRAUX. Objectivement, nous ouvrons aujourd'hui un petit dossier, qui se veut être le revers de la médaille. Il y a en effet des gens qui n'ont peut-être pas aimé cet homme qui demeurera toujours exceptionnel pour nous. Il apparaît important, sans verser dans la polémique, que les camarades de la B.A.L. soient également informés de cette littérature. Au cours de sa vie notre Chef n'avait pas répondu à certaines insultes et n'avait pas tenu compte d'autres jalousies. Il nous paraîtrait lâche d'entacher la mémoire d'un disparu et médiocre de relever le gant à la place de celui qui ne l'aurait pas fait de son vivant. Pour nous, notre Histoire nous suffit et nous comble ; elle ne saurait qu'être ennoblie par les critiques. En négligeant des coups de patte de quelques membres de sa famille ou de ceux qui furent ses proches, nous avons retenu quelques allusions que vous accueillerez avec indulgence.*

\* \* \*

Dans "L'Avenir est à ceux qui s'aiment ou l'Alphabet des sentiments" que Jean CHALON a fait paraître fin 1978 chez Stock, nous lisons sous la lettre "L" : Louise (De VILMORIN) les appréciations notées par l'auteur lorsqu'il pense à Verrières-Le-Buisson :

"Louise était à la fois une grande dame et une petite fille de douze ans, une éternelle petite fille de douze ans. La preuve ? L'attachement, sans un instant de défaillance, qu'elle manifesta à ses quatre frères et surtout à celui qu'elle appela "André-frère" quand elle eût à le distinguer d'un autre qui portait le même prénom et qu'elle baptisa "André-ministre" puisque ce monsieur était, entre autres choses, je crois, ministre" (P. 113).

\* \* \*

Chez Flammarion, sous le titre "Le Temps des Partisans", Robert NOIREAU, alias Colonel GEORGES dans la Résistance, consacre le chapitre "Un écrivain au maquis" à André MALRAUX, "chef de maquis sans maquis venant chercher sur le tard des effectifs" (P. 138) entouré de "deux officiers britanniques, Cyril WATNEY et Richard PINDER" (P. 236).

Laissons lui la parole : "J'avais souvent regretté le grand livre sur la Résistance jamais écrit par MALRAUX. Comment ! chacune des rencontres entre MALRAUX et un grand moment de l'histoire de ce siècle lui donna la grande inspiration : l'Indochine et la Voix royale, la Chine et la Condition humaine, la guerre d'Espagne et l'Espoir. Eh quoi ! De cette union sauvage et forte avec le "peuple de la nuit" et son combat, aucun ouvrage important n'avait vu le jour ? Il eût été splendide pourtant, fulgurant et sombre, à en juger par les quelques lignes du discours funèbre prononcé pour Jean MOULIN lors du transfert de ses cendres au Panthéon. Mais rien d'autre que ces précieux mots, et quelques passages discrets des Antimémoires. La chose, en soi, était étrange. De même d'ailleurs pour la Brigade Alsace-Lorraine qu'il commanda après la libération du Sud-Ouest" (P. 139)...

\*

"Enfin, à force de lire ici ou là nombre d'affabulations qui s'imprimaient sur les maquis du Lot et MALRAUX, je voulus en avoir le coeur net et j'ai interrogé les témoins éventuels, dans le Lot et en Corrèze..."

Louis ARMAND, Chef de "Résistance F.E.R." écrit :

"Ce n'est un secret pour personne aujourd'hui que MALRAUX s'est engagé dans la Résistance qu'aux environs du printemps 1944. Il semble que ce soit l'arrestation de son frère Roland, en mars, qui l'ait précipité dans le jeu de la clandestinité.

Sa femme, Clara, affirme qu'il aurait répondu : "J'en ai marre de défendre des causes perdues..." Simone De BEAUVOIR ajoute qu'il comptait sur les tanks russes et les avions américains" (P. 140).

\*

"... Dans "L'Aventure Incertaine", Claude BOURDET rapporte ce dialogue, alors qu'il vient lui demander de s'engager :

-Avez-vous de l'argent, des armes ? - Non. - Alors revenez me voir quand vous en aurez.

"A d'autres amis qui le pressaient, de CASSOU à d'ASTIER, il avait encore répondu, "Je vous en prie, ne jouons pas au boys-scouts..." Robert NOIREAU continue en P. 141 : "Chacun a jugé de l'histoire de ces années et de son engagement personnel selon son tempérament et sa conscience. Mais, entre mars 1944 et août 1944, se situe, en Corrèze et dans le Lot, la période pendant laquelle les maquis ont eu à affronter les troupes d'occupation ou les unités allemandes qui remontaient vers la Normandie. C'est la période des accrochages permanents, celle à laquelle on pense quand on évoque l'action des maquis. Et c'est justement pendant ces quelques mois que s'est forgée la légende dorée d'un MALRAUX tantôt chef de maquis, tantôt fédérateur des diverses tendances, tantôt agent de liaison des missions alliées, et même, dans "Un autre MALRAUX", "chef spirituel des maquis" !

\*

Le Colonel BUCKMASTER, Chef du S.O.E. en France (Spécial Operations Exécutive - Service Secret britannique chargé de l'action en Europe), a "démenti après la guerre que l'aîné des Malraux ait jamais été inscrit sur les listes du S.O.E." (selon Jean LACOUTURE : André MALRAUX, une vie dans le siècle, P. 284).

\*

Roger LESCURE à la Page 535 de son ouvrage "Le Maquis de Corrèze, 120 témoins et combattants", Editions Sociales (1975), dit : "Au cours d'une tournée en Dordogne et dans le Lot en ce mois de juillet 1944, j'apprends l'existence d'un personnage se faisant appeler Colonel BERGER, et se disant "Chef régional FFI" pour les trois départements : Lot, Dordogne, Corrèze. Intrigué, j'en parle au Colonel RIVIER (Polytechnicien, Chef de la Région 5, Limoges). Lui non plus n'a pas connaissance des attributions de ce "Colonel" et me confirme qu'il est, jusqu'à preuve du contraire, le seul Chef FFI de la R5.

"Vers la mi-juillet, a lieu dans un champ (à l'ombre d'un pommier) du côté de Neuvic-d'Ussel, une réunion des chefs des formations FFI de la R5, en présence du délégué militaire national, Polygone (Bourgès-Maunoury). J'en profite pour poser à ce dernier la question : "Qui est ce Colonel BERGER, d'où vient-il, quelles sont ses fonctions ?" Réponse de Polygone : "Le Colonel BERGER n'a aucune fonction, aucun commandement dans les F.F.I." (P. 142).

\*

André ODU (Commissaire aux effectifs FTP Corrèze) déclare : "On nous annonce un jour qu'André MALRAUX, dit "Colonel BERGER", propose que les unités F.T.P. de Corrèze se mettent sous ses ordres. Nous ne répondons même pas à cette offre grotesque. Par contre, l'agitation de ce nouveau venu, général sans armée, qui cherche à prendre, en dehors de nous, contact avec nos unités, la confusion qu'il entretient au sud du département, tout cela risque d'affaiblir notre dispositif de sécurité antiallemand. Le comité militaire, en présence de Roger LESCURE, prend la décision d'éloigner MALRAUX de Corrèze..." (P. 142).

\*

Mac PHERSON, Chef de mission britannique à l'époque m'écrit : "J'ai pu rencontrer deux fois à sa demande BERGER (MALRAUX) et autres du soi-disant G.Q.G., mais à mon avis ils avaient très peu d'influence sur les opérations, la vie et l'organisation du maquis, dont le Lot était le mieux organisé et le plus efficace de tous les départements que j'ai traversés".

\*

Dans le recueil édité par la Section Bas-Rhin de l'Amicale des Anciens de la Brigade Alsace-Lorraine à l'occasion du XXXIIème Congrès National tenu à Strasbourg les 5 et 6 mai 1973, on lit sous la plume du Général d'Armée JACQUOT des notes rédigées sur la Résistance en Corrèze, Dordogne et Lot en septembre 1944, alors qu'il était Lieutenant Colonel F.F.I. : "Des décisions nouvelles s'imposaient après le parachutage du 14 juillet. Le Colonel BERGER décida d'intensifier sans délai la guérilla et d'entreprendre le refoulement des forces locales allemandes dans leurs garnisons. L'idée directrice du Colonel BERGER consistait à répartir le territoire entre les différents chefs de maquis et à les rendre responsables de l'efficacité des embuscades et de l'entretien des coupures ferroviaires et routières, dans les secteurs dont ils avaient accepté la charge. Cette formule, qui s'avéra efficace, fut mise au point sur le plan technique et tactique par le Lieutenant Colonel F.F.I. JACQUOT et acceptée par l'ensemble des Chefs des maquis dans une réunion tenue le 17 juillet (1944) au Château d'Urval (Dordogne).

Le 23 juillet le Colonel BERGER tombait blessé entre les mains des Allemands. Le Lieutenant Colonel JACQUOT lui succéda et continua son oeuvre..."

\*

Continuons à lire "Le Temps des Partisans" au sujet de ce que dit Gilbert BUJAC, Compagnon de la Libération (comme Robert NOIREAU qui est glorifié par Pierre CLOSTERMANN dans la préface du livre et par le Général CHEVANCE-BERTIN dans la postface), ancien du Bureau Central des Renseignements de l'Armée (B.C.R.A.) en Corrèze : "Ses (André MALRAUX) rencontres avec le régional FFI (RIVIER) ou FTP (RIVIERE) n'auront pas plus de suite que celles avec le DMR (délégué militaire régional).

Le premier avait beaucoup de sympathie pour l'auteur de "La Condition Humaine". (...) Il lui offrit de servir dans le rang. Ce n'était pas le but poursuivi par MALRAUX. Il rencontra les Alsaciens de Clarville et constitua une unité embryonnaire. Par un de ses amis, il entra en rapport avec le Capitaine JACQUOT, ancien du cabinet Daladier, le fit quitter l'A.S. où il était inscrit, (...) puis "tous deux se bombardèrent Colonels "BERGER" et "GEORGES" et poursuivirent la constitution de leurs unités. Le D.M.R.S. n'apprécia pas ces francs-tireurs chez... les Francs Tireurs et donna l'ordre immédiat de dissolution" (P. 142).

\* \* \*

*Qu'il nous soit permis de préciser que le "Capitaine" JACQUOT était déjà "Chef de Bataillon" en 1939 comme en témoignent ses pièces militaires et une citation acquise avec mérite. En 1942, il fut promu "Lieutenant-Colonel".*

Notre camarade Bernard METZ confirme les textes parus jadis dans l'Alsace Française et les précisions qu'il y a ajoutées dans le fascicule publié en mai 1978 par la Section du Bas-Rhin. Bernard METZ avait connu "GEORGES" dans le Lot et peut préciser "la formation d'une Compagnie d'Alsaciens et de Lorrains dans ce département, rattachée aux FTP du 6 juin à fin août 1944".

... "Quand j'ai sollicité JACQUOT (par qui j'ai secondairement atteint MALRAUX) cela avait été sur le conseil du Colonel VAUJOURS et du Commandant GUESDIN, qui commandaient en Corrèze. Ce dernier m'avait dit textuellement que JACQUOT "cherchait un commandement". Et mon choix profond avait été inspiré par le désir de corriger par le républicain JACQUOT la teinte Action Française et Cagoulards du Réseau Martial et le handicap potentiel que constituaient pour ce réseau les démêlés de DUNGLER avec les autorités d'Alger et spécialement les services de SOUSTELLE entre fin 1943 et début 1944. Ce sont des aspects dont j'ai peu parlé. L'histoire se révèle lentement."

"GEORGES et les FTP constituaient la fraction "aventuriste" de la Résistance, elle aussi solidement articulée dans les mouvements organisés de longue date ; MALRAUX et JACQUOT d'une part, nous-mêmes au Réseau Martial d'autre part, estimions ne pas devoir nous inféoder aux idéologies et aux ambitions rivales des mouvements, ce que GEORGES qualifie du terme assez méprisant de "jourjisme"..."

"Quant à CHAMSON, je crois que GEORGES dit vrai : j'ai dupé CHAMSON qui a dupé GEORGES pour pouvoir aller chez De LATTRE d'où il a ramené la colonne Prat et un galon..."

"André MALRAUX a vécu dans son imagination et, en réalité, ce sont les flatteurs qui l'ont progressivement présenté comme un super-héros qu'il n'était pas" (Bernard METZ). "Quand on interrogeait MALRAUX sur une légende trop complaisamment entretenue : - Comment avez-vous bâti votre légende ? - Je n'ai jamais rien demandé, lâcha-t-il avec un sourire" (Robert NOIREAU).

\*

*Il est vrai - et ce n'est pas un déshonneur - qu'André MALRAUX ne vint à la Résistance que trois mois après l'arrestation de son frère Roland en mars 1944 et qu'il était certainement engagé dans l'action au moment du parachutage du 14 juillet de la même année, sans avoir exercé de commandement dans un maquis ou y avoir appartenu alors qu'il était effectivement investi d'une mission, tout en résidant au château d'Urval.*

\*

Quiconque a vécu la Résistance, doit se souvenir que rien ne fut tout à fait clair. Rechercher des effectifs ? Ce genre de démarches était monnaie courante, même nécessaire par contraste avec l'attitude attentiste de certains ou la trahison des autres, collaborateurs avec l'ennemi. Lorsque l'irrésistible mouvement de la Libération fut enfin amorcé par les débarquements, après quatre ans de servitude, d'esclavage et de mort, combien d'entre les combattants sans uniforme ne durent-ils pas se transformer en "sergents recruteurs" et combien de mensonges ne fallut-il pas échauffailler pour obtenir d'y participer ?

Des convoitises politiques, de violentes avidités de pouvoir, -qui ne furent pas toujours "pour la France et pour la Patrie, ni pour la Liberté et l'Humanité"-, se battirent souvent à visage couvert par-dessus les cadavres assassinés allègrement et aussi sauvagement que cela se pratiquait dans le camp contre lequel on se dressait. Il fallut trouver un chemin équitable par un choix difficile entre certaines philosophies républicaines, l'Action Française et les Cagouleurs, les intrigues divergentes des autorités d'Alger, le pétainisme, les religions, les dictatures, les courageux et les lâches, la droite et la gauche, chacun ayant de bonnes raisons de dominer et de se "chercher un commandement", parfois une couverture, parfois un alibi.

La Brigade Alsace-Lorraine "très chrétienne du MALRAUX des Brigades Rouges et Indépendantes" eût-elle pu être constituée, rassemblée et emmenée dans la bataille pour participer à la Libération de l'Alsace et de la Lorraine si ses chefs, -qui ne détenaient leur pouvoir que de leur foi et de leur espoir, volontés parmi d'autres volontés-, n'avaient fait un choix à la base duquel furent sans doute quelques mensonges ? Sinon, ses hommes se seraient retrouvés sur la frontière espagnole ou vers la poche de Bordeaux, axe diamétralement opposé à l'objet du regroupement des Alsaciens et des Lorrains, vers lesquelles des autorités étaient décidées de les envoyer pour se débarrasser d'éléments gênant leurs petites combines partisans et locales, essentiellement politiques.

\* \* \*

Dans le Républicain Lorrain du 30 janvier 1979 un journaliste a écrit que l'auteur du "Temps des Partisans", FTP (Franc Tireur Partisan), avait été "visiblement écoeuré par les nombreux coups d'encensoirs envoyés à MALRAUX. En fin de chapitre, GEORGES confesse : "Il me vient à l'idée que MALRAUX avait suffisamment d'étoiles accrochées à son manteau de gloire pour n'avoir pas besoin de se draper dans les plis somptueux d'une Résistance qu'il ne fit qu'effleurer" (P. 144).

\* \* \*

Si Alain MALRAUX dans "Les Maronniers de Boulogne" (voir Bulletin 179-II-78) prétend que la "fameuse mission interralliée de coordination de la Résistance était du bluff", notre camarade ANCEL ajoute : "il n'en demeure pas moins que c'est un bluff qui a réussi, puisqu'il est à l'origine de la B.A.L. Celle-ci, les Anciens en sont les témoins survivants, ne l'était pas du bluff !" (14.06.1979).

\* \* \*

Des notes du "Sarthois du groupe Ancel", qui est un camarade nous ayant remis le récit de ses aventures, qui paraîtront dans le Bulletin, on peut extraire ceci qui concerne Durestal : ... "Nous étions au mois de mai de cette année 44... Un matin, sortant encore mal réveillé de la mienne (hutte), je vois notre Lieutenant (ANCEL) arpentant le sentier de concert avec un grand type encore jamais vu. Le nouveau venu est vêtu d'une canadienne délavée et de culottes de cheval ; ses jambes sont prises dans des leggings de cuir et il est coiffé du traditionnel béret.

"Je le vois lancé dans une conversation dont il semble mener le fil en agitant la cigarette qu'il tient entre deux doigts.

"J'apprends un peu plus tard qu'il s'agit du Colonel BERGER, mais j'ignore encore qu'il est dans le civil, l'écrivain André MALRAUX.

"C'est notre grand chef pour la région."

\*

Un autre témoignage émane du cuisinier au PC Ancel depuis le 18 février 1944, Albert MAZIERE dit François : "Je n'ai pas eu l'occasion d'être présent à l'arrivée, courant mai 44, du Colonel BERGER au Camp Ancel à Durestal, car étant cuisinier je ne pouvais laisser mes marmites. Ce que j'ai constaté quand les gens sont venus à la soupe, tous étaient métamorphosés. Je l'ai davantage côtoyé à Froideconche au PC Ancel..."

Pierre MAZE a noté : "Ayant milité dans la Résistance à la Brigade Alsace-Lorraine durant les années 1943 à 1944, mes camarades et moi éprouvions une authentique vénération pour le Colonel BERGER.

"Vous dire que cette vénération s'est doublé d'une profonde admiration lorsque nous avons appris ultérieurement que le Colonel BERGER était l'illustre écrivain André MALRAUX..."

JOUASSIN pense au temps où la première fois il fit partie d'une section du Groupe Valmy montant la garde au GQGI du Colonel BERGER auquel il a été présenté. "Malheureusement tombé sur un barrage d'autos mitrailleuses allemandes devant Le Bugues où les Allemands effectuaient une rafle, je fus blessé par balle à la cuisse gauche, mais ai pu malgré tout rejoindre le GQGI où je fus reçu à nouveau par le Colonel BERGER, qui me fit évacuer dans un hôpital du maquis à Sagelat près de Belvès Dordogne.

\* \* \*

*Rien ne fut ni facile, ni beau, ni chevaleresque, ni franc entièrement, puisqu'il s'agissait d'un combat sans pitié "dans la nuit et dans l'ombre". La moindre erreur, -et la loyauté en faisait trop souvent figure-, était synonyme de torture et de mort. La méfiance fut généralement la seule sauvegarde d'une catastrophe : l'ennemi était cruel, l'ami parfois félon et le saint un vrai démon.*

\* \* \*

\*

16 juillet 1944 : Opération de la nuit du 15 au 16 chez Monsieur B... épici-  
cier en gros à Girmont (Gers) pour 200 kilos de pâtes, 12 kilos de café, 100  
boîtes d'haricots verts, 48 boîtes de lait, 22 kilos de tomates, 72 kilos de sa-  
von, 100 kilos de sucre, 45 kilos de chocolat, 50 kilos de sel, 10 kilos d'huile,  
50 kilos de confiture, 10 litres de vinaigre, 100 kilos d'haricots secs et 5 ki-  
los de gruyère. Chez Monsieur E..., Maire de St Germier (Gers) est prélevé une  
bicyclette et chez Monsieur C... Secrétaire de mairie 10.000 francs.

16 juillet 1944 : Vérité n'était pas à son P.C., mais à Toulouse où il re-  
cherche toujours la liaison avec le Colonel ou avec Pi...

Il ressort des conversations avec ses adjoints que plusieurs rendez-vous  
ont déjà échoué. Il serait souhaitable que le Débarquement se fasse au plus tôt.

Une conversation avec Mademoiselle Lamarque de Fleurance ouvre des hori-  
zons dans cette région quant au recrutement des AL.

Il devient de plus en plus nécessaire d'entreprendre des voyages de liaison  
avec Cahors et toutes les régions susceptibles de fournir des troupes. D'où la  
nécessité de mettre un nouveau commandant à la tête du Maquis de G..., afin que  
Marchand puisse se rendre libre pour voyager et constituer les trois Centuries.

En conséquence le Lieutenant Pa... sera contacté en vue de ce commandement.

17 juillet 1944 : Au cours de l'expédition de la nuit, le Chef a oublié des  
"reçus" à Gimont. S... est donc reparti aussitôt rechercher ces papiers, afin de  
les remettre aux différents intéressés. Ce matin S... n'est pas encore de retour,  
mais K... a trouvé trace de son passage à Gimont. V... est allé dans la famille  
de S...

Visite au Lieutenant Pa... Il hésite pour deux raisons : il n'est pas entiè-  
rement libre vis à vis d'une autre organisation et il est père de quatre enfants.  
Toutefois il viendra demain 18 pour passer quelques jours avec nous, afin de  
s'imprégner de l'ambiance.

L'Etoile des Montagnes a reconnu les possibilités d'avoir de l'essence à  
Gimont. Au cours de ses recherches, il est entré en relation avec un ami de "Com-  
pris" du P.C. de Vérité, susceptible de nous fournir la liaison recherchée avec  
le "Colonel".

Monsieur de Merenville nous envoie une recrue lettone (licencié en droit,  
a été probablement à la Légion Etrangère, pas de famille connue en France, un  
frère en Allemagne). Philippe est pris en compte ce jour.

Il m'est revenu que Cestèri, délégué du "MUR" pour Montbrun a proféré des  
injures et des menaces envers notre Groupement et plus particulièrement contre  
Madame de Pau, qui est d'ailleurs partie avec son mari à Eauze rechercher des  
affaires personnelles. A leur retour, ils partiront tous deux pour Pau.

Monsieur Cestèri est convoqué pour demain à 10 heures par l'intermédiaire  
de Roncol. Celui-ci cherchera sans délai la possibilité d'une entrevue entre  
Monsieur de Cologne et le Commandant du Groupement.

18 juillet 1944 : A... doit entrer à l'hôpital de Mauvezin où il sera bien  
traité ; naturellement sa véritable identité n'y est pas connue. Adresse de sa  
famille : chez Monsieur Taboni Paul à Larra, ferme Entoulet par Grenade (Haute-  
Garonne).

Expédition de nuit malchanceuse. Deux sources d'essence sont signalées. La  
nuit est très noire, mais l'essence est si précieuse que la sortie est quand mê-  
me décidée. Rouler sans lumière par une nuit d'encre est un tour de force ! Deux  
voitures sortent donc, se perdent, se cherchent et finissent par se rentrer de-  
dans : contusions, blessures !

Une voiture, la Juva Quatre, est hors d'usage. Elle est conduite dans la nuit au garage de C... chez notre ami (radiateur défoncé, ventilateur abîmé...). La Rosalie se ressent du choc, mais c'est seulement dans sa forme, elle marche aussi bien qu'avant.

Les blessés ont été soignés diligemment par le toubib. Le Chef a eu un fort coup au genou gauche, d'où une enflure avec impossibilité de marcher. S... a une blessure à la paupière de l'oeil gauche. B... est fortement touché à la tête ; le reste paraît sans gravité.

La liaison avec le Capitaine Vérité relate que le Chef du Groupement est attendu avec impatience au P.C.

S..., rentré dans l'après-midi, a expliqué son absence prolongée. Il a parfaitement rempli sa mission et en a très dignement rendu compte.

19 juillet 1944 : Alerte ! Le Maquis de l'AS est attaqué par la Milice et les Allemands.

Wagner fait savoir que nous serons également attaqués au petit jours le 20. Déménagement du P.C. envisagé et réalisé grâce au Comte de M...

Pi... se dépense et conduit l'agent de liaison du Maquis de l'AS (la femme du Capitaine) à Vérité.

L'AS veut transiter à G... et y loger... Impossible ! Je m'y oppose et le Chef, qui le sait, a réglé l'affaire en mon absence ; il les fait camper dans les bois et à Ste L...

Yves est prévenu par nos soins.

A l'annonce de l'attaque imminente, le Chef se lève et se traîne jusqu'à une voiture et me recherche, car je suis chez Vérité.

Là, j'apprend que Pi... veut entrer en relation avec B... et je dois m'entremettre. D'autre part, Wagner jouerait au faux maquis (la question est à élucider).

Pour la première question il faut que j'envoie quelqu'un à Simon qui connaît B... et qui par Jean pourra me faire savoir où il est.

Pi... est chargé de faire faire par un jeune la liaison avec T...

Notre P.C. a donc changé de place. Les principaux noyaux que les allées et venues devaient faire repérer sont évacués.

J'ai la conviction absolue qu'il ne se passera presque rien, mais que nous aurons fait simplement un exercice salutaire.

20 juillet 1944 : En effet, il n'y a rien eu.

R... nous a fait visite. Il attend une visite importante susceptible de nous faire reconnaître par le Général. Cette visite aura lieu vendredi 21. Il nous est donné par lui des observations générales sur la politique actuelle ; l'avenir politique de la France me paraît sombre.

Monsieur de Pau est parti hier pour cette localité.

31 juillet 1944 : J'ai appris que Vérité venait d'être attaqué et que les Allemands soupçonnent l'existence de mon dernier P.C. Je fais immédiatement prendre les précautions élémentaires de dispersion : le matériel est chargé, le plein des réservoirs est fait et la reconnaissance en vue du camouflage des voitures dans les bois est effectuée.

Deux agents de liaison sont partis à la recherche de Vérité et de ses hommes, afin de lui indiquer que je reste là où je suis (endroit qu'il connaît ainsi que ses lieutenants et ses hommes de main).

Cette attaque est sans doute la réponse à la merveilleuse réussite du coup de main sur dix sept wagons... Les Allemands doivent connaître tous les emplacements, mais ne font que des ripostes.

L'aumonier devait aller dire la messe en reconnaissance du succès de la mission contre les wagons. Au Château où se trouvait Vérité il a failli être pris.

Nous y perdrons sans doute notre "202", car elle était en panne. Par contre, nous sauvons une Traction Avant du Capitaine, celle qu'il m'avait prêtée hier.

J'attends avec impatience des nouvelles de Vérité. A l'instant il m'est rendu compte que des flammes ont été vues du côté du Château. Il est 11 heures.

Si seulement je connaissais le point qu'il avait choisi pour se replier, car il serait possible de lui venir en aide...

\*

... Depuis le 20, je n'ai plus rien noté dans ce cahier. J'ai voyagé jusque dans les Pyrénées à la recherche d'un Colonel à qui j'ai fait passer des indications sur notre organisation avec demande de bien vouloir transmettre à Londres et à Alger.

Au retour j'ai vu Pi... et Michel auxquels j'ai remis le double de ce que j'avais écrit au Colonel. J'ai bon espoir : ils m'ont ordonné de me mettre en relation avec D... par Benoît.

Richard a pu envoyer un message à Londres avec réponse attendue pour vendredi prochain.

Le Docteur, de retour de Pau, fait connaître l'existence d'un maquis d'AL là-bas. Monsieur de Pau le connaît maintenant ; il faut prendre contact avec lui.

A mon retour à mon P.C., j'ai voulu régler quelques difficultés locales sans importances primordiales. Les faits qui me sont reprochés sont imputables à Vérité. Quelques difficultés rencontrées par le Chef sont aplanies.

\*

Je voulais aller à Toulouse aujourd'hui pour voir Benoît, mais les événements de ce matin m'en empêchent. Pourrais-je partir demain ?

\*

14 août 1944 : Dans la journée d'hier, après ce que j'ai déjà noté sur l'attaque contre Vérité, les événements suivants se sont révélés au cours de l'enquête que j'ai faite moi-même.

Vaguement déguisé, j'ai pris en vélo la direction de la trappe où je comptais trouver des renseignements précis. J'étais avec Bonzon. Nous avons laissé nos vélos en route et l'avons gagné à pieds.

Le Père nous apprend que Vérité et Dubois sont à la chapelle, morts tous deux et affreusement mutilés.

Leur fin me fut contée de la façon suivante. Au retour d'une mission, qui les avait tenus jusqu'au lever du jour, Vérité et Dubois revenaient au P.C. en passant par la Trappe. Malheureusement celle-ci était gardée assez fortement.

Ayant ouvert le combat avec des armes insignifiantes, ils furent pris à revers par une arme automatique, qu'ils n'avaient pas vue, et mortellement blessés. Ils furent achevés à bout portant.

Les corps que j'ai vus furent ramassés par les moines après le départ des Allemands. Une première tentative pour cette opération lors de leur présence avait été accueillie à coups de feu.

Selon un témoin qualifié : "Ils sont morts chiquement".

Vérité laisse une femme enceinte et deux enfants en bas âge. Leur position pécuniaire est précaire.

Dubois n'a qu'une fillette de quatre ans. Sa femme est, paraît-il, à l'abri du besoin.

\*

poursuivant mon enquête, j'apprends que les Allemands ont quitté le P.C., mais qu'il est fort possible qu'ils aient laissé une garde au Château.

Nous nous approchons du lieu de compement : il est désert. Tout est brûlé.

Au Château, nous sommes accueillis par un coup de feu tiré à moins de trente mètres. Pa... rencontré en route nous accompagne. Il n'y a pas de blessés. Le milicien (il me semble en effet avoir vu un uniforme noir ou bleu foncé) est un maladroit.

Craignant d'être pris dans un traquenard, nous fuyons à travers bois. Heureusement il n'y a pas de poursuite, mais la preuve est faite que le Château est gardé.

Je poursuis mon enquête. Les Allemands ont parlé. Deux phrases sont intéressantes : "Ils étaient rudement bien cachés là. S'ils n'avaient pas été dénoncés, nous ne les aurions jamais trouvés." Et puis : "Un monsieur âgé, vêtu de clair, fine moustache et cheveux gris a été abattu devant le Château. Si c'est le Comte d'Orgeix, vous pouvez aller chercher son corps". (Notre réception à coup de feu prouve toutefois que cette démarche eut été prématurée).

\*

Nous n'avons pas trouvé de blessés, ni de cadavre. Il est vrai que notre départ a été précipité.

Au retour j'apprends que seize hommes se sont groupés dans les bois à une dizaine de kilomètres de là. Des ordres sont donnés pour les acheminer vers nous, les nourrir, les abriter... C'est fait.

Yves me fait demander en me disant qu'il prend le commandement. Je n'ai pas le temps de lui répondre. S'il veut me parler, il se dérangera.

Il y a cinq morts. Le reliquat est chez Yves. Les morts sont : Vérité, Dubois, Lumière (tué à bout portant au moment de faire sauter une mine), "Etienne" (qui fait sauter la mine et saute avec elle) et le Comte d'Orgeix (pas encore confirmé).

Le fils de ce dernier a réussi à prendre la fuite. Tous les autres se sont tirés indemnes de l'affaire en résistant contre quelques six cents Allemands pendant deux heures.

Comminges avec Bruyère ont fait merveille. Tous ont fait leur devoir sauf deux déserteurs qui ont abandonné leurs armes et leur vareuse militaire : Bébé et l'autre (sera identifié plus tard).

Dejot est parti en direction d'Yves avec le Groupe de jeunes recrues.

Les obsèques de Vérité ont lieu en ce moment même. Je voulais y aller à tout prix mais mes adjoints m'ont unanimement démontré que je courrais de graves dangers en m'y rendant (à Bellegarde) car la Milice y aura sûrement des représentants et notre existence risquerait d'être compromise par ma disparition. Après bien des hésitations, je me suis enfin rendu à leurs conseils. Pi... y va seul en vélo. Il est normal qu'un prêtre assiste à cette cérémonie et cela n'attire pas l'attention.

Le Père de la trappe m'a dit que Vérité et Dubois ont été fouillés. Il ne restait sur eux qu'un mouchoir et l'alliance. Il m'a offert de me les donner pour les faire remettre aux familles, mais je préfère qu'il les garde.

Le Docteur P... sort à l'instant. Jean n'est pas mort ; il est gravement blessé. L'AS va s'en charger.

Le "mouchard", un grand à lunettes, se serait présenté à l'ancien P.C. pour être engagé, mais il a été éjecté.

Deux hommes de la région avaient été arrêtés parce que soupçonnés de liaison avec le maquis. Menacés d'être pendus, ils ont cependant été relâchés. Ils affirment la mort du Comte ; il y aurait eu un cadavre dans la maison (Etienne ?).

Aujourd'hui j'apprends également que des camions sont revenus. Ils déménagent le château avant de le faire sauter sans doute.

Parmi les troupes allemandes, il y avait des civils et des GMR. Ces derniers n'ont pas pris part à l'action : ils sont restés dans un car. Les civils, après la mort du Comte, se seraient saoulés dans les caves et auraient été fort maltraités par les Allemands (coups de pied au cul).

Ah ! Lumière continuera à passer pour mort, sauf pour Comminges, Pi... et moi.

\*

3 août 1944 : J'ai appris hier qu'Etienne n'est pas mort. Il a été déshabillé par l'explosion et probablement contusionné. Il est en sûreté et rejoindra plus tard. Il n'y a donc que quatre morts. Vérité, Dubois, le Comte, un cadavre inconnu dans la cuisine.

Hier, les Allemands, après avoir vidé le Château, l'auraient bombardé et détruit (?).

De Haguenau est également venu nous voir : il est décidé à nous rejoindre samedi avec quelques anciens du "404". Yves a vu le Colon, qui lui aurait donné le commandement avec ordre de rejoindre samedi.

Une nouvelle liaison aura lieu samedi, puis dimanche réunion générale des officiers. L'aumonier ira voir le Colon et lui expliquera notre situation spéciale tout en lui résumant nos tentatives de raccrochage.

Il est une chose qui n'a pas encore été notée : Auer qui devait entrer à l'hôpital ne s'y est pas présenté : comment prendre la responsabilité de sa famille ? Il faut envoyer quelqu'un chez lui.

\*

4 août 1944 : Lumière n'avait pas fait beaucoup de chemin avec ses trois balles dans le corps, aussi était-il urgent de le retirer de là où il s'était réfugié. Cette opération a été faite en deux temps. D'une part l'enlèvement et la conduite en lieu sûr pour faire confirmer le diagnostic, d'autre part le placement dans une ferme sûre pour les soins et le repos.

Décidément l'affaire d'Arsène tient à coeur aux Allemands, qui hier ont perquisitionné la trappe... On y a entendu des coups de feu. Qu'ont-ils bien pu faire aux moines ? Où s'arrêteront-ils après avoir visité les bois de Montaigu ?

Bayard et "Frère Jean" ont rejoint les hommes dès mercredi ; ils rentrent de permission. Le premier est remonté à fond et veut venger le Capitaine en "bouffant du boche". Mais il risque d'attirer des représailles sur mes gens, si peu armés qu'il paraît impossible de résister efficacement. Tous les hommes de Vérité sont maintenant avec moi.

Ce matin eut lieu une messe en mémoire du Capitaine et du Lieutenant.

Il a fallu encore une fois déménager le P.C., parce que le "MUR" a mal fonctionné, l'un de ses agents nous ayant logé en plein village !

Il a été nécessaire d'organiser une expédition punitive...

\*

Le reste du carnet ne comprend plus que des pages blanches.

FIN

\* \* \*

\*

" M "

### Mariages

La Section "M" nous fait part du mariage de :

- Monsieur Patrice CHERY, électromécanicien, avec Mademoiselle Catherine GUILLEMIN, comptable, le 5 mai 1979 à Belleau (Meurthe et Moselle) ;
  - Mademoiselle Joelle CHERY, vendeuse, avec Monsieur Salvatore DEL SORDO, électromécanicien, le 11 août 1979 à Vic Sur Seille (Moselle) ;
- fils et fille de notre camarade Gilbert CHERY et Madame (FOSSIEUX - 57590 DELME).

\*

Le 7 juillet 1979 a été célébré le mariage de Mademoiselle Mireille CANTON, fille de notre camarade Jules CANTON (FOSSIEUX - 57590 DELME) avec Monsieur Francis DEVIN de Pontoise.

Toutes nos félicitations aux jeunes époux.

### Naissance

Le 21 juillet 1979, un petit Olivier est né au foyer de Alain HENNICK, fils de notre camarade Raymond HENNICK (Le Clapier - 24420 SORGES).

" S.O. "

### SORGES

La Section a organisé une "soirée dansante" à Sorges le 24 mars 1979 : "bon repas, grosse ambiance. On guinche. On se sépare : très bonne soirée" devait écrire en septembre REBIERE, qui se souvient bien de cette réunion marquante.

Sur l'initiative de BAUDRY, dit "Dada", et de son épouse fut projetée une sortie amicale à Vichy. Ce devait être une rencontre supplémentaire des Anciens de la B.A.L. du 24 au 26 mai. Tout fut préparé par nos deux amis dans les moindres détails et force frais d'envoi d'invitations. En vain, car le nombre restreint d'inscriptions - dix-huit - contraint à l'annulation... Les présidents des autres sections n'en furent point informés "ce dont nous leur demandons de nous excuser". Les causes de ce manque de réussite seraient-ce un programme trop chargé, un coût trop élevé... ou quoi ? "Mais nous remettons ça, mais autrement. D'accord ?"

### CENDRIEUX, VOUS CONNAISSEZ ?

Le matin du 1er juin 1979, sur la place du village, BALOUT, DORMEYER, REBIERE attendent. Il pleut et de surcroît le seul bistrot du lieu est fermé. Quelle poisse ! Enfin un car arrive avec dedans, auprès du chauffeur une figure resplendissante de joie, celle de Madame SADDIER, derrière, une quarantaine de jeunes ayant participé au "Concours de la Résistance"... Effusions. Présentations aux deux assistantes de Madame SADDIER et aux jeunes. Après un tour de l'église et des faits s'y rattachant, en route pour Durestal où nous attend, sous la pluie qui redouble, le maître des lieux, Monsieur SUKUP. Pour nous permettre de nous restaurer à l'abri, ce dernier nous ouvre les portes d'un pavillon de chasse, et là le contact jeunes avec... moins jeunes s'établit.

Puis en route vers les bois. Quelle gadoue dans les chemins ! Tant pis, tout le monde y va de bon coeur. Et là, toujours avec émotion pour nous, nous retrouvons les vestiges de notre séjour en ces lieux. Le creux où était le P.C. Ancel, les restes de ce qui fut la cuisine, les traces d'anciennes cabanes, la source, etc... Les questions continuent de tomber plus drues que la pluie. C'est qu'ils en connaissent un rayon ces jeunes ! Tout y passe : la vie que nous menions, le ravitaillement, les vêtements, l'encadrement, les raisons du départ au maquis, les combats, les trahisons, etc... Hélas, puisqu'il ne nous est pas possible de freiner la marche du temps, trempés, mais tous heureux, il fallut songer à la séparation. Ultimes photos, ultimes gentillesse de Monsieur et Madame SUKUP et au revoir ! A bientôt Madame SADDIER ! Merci les jeunes ! (R.R.)

### AUTOUR DU 14 JUILLET 1979

Les anciens de la B.A.L. résidant en Dordogne, auxquels se joignent maintenant, de façon systématique, quelques exilés de Charente, de Bretagne, se sont retrouvés une nouvelle fois à Marsaneix, autour de la stèle dédiée aux neuf martyrs du groupe Rasquin.

La cérémonie avait été précédée, la veille 14 juillet, de l'inauguration de l'avenue André MALRAUX à Montpon-Menesterol, en présence de notre Président National Gustave HOUVER, de Monsieur Yves GUENA, ancien ministre, maire de Périgueux, de Monsieur le Préfet de Dordogne entouré des maires du canton.

Dans son allocution, notre président met l'accent sur le symbole de courage et de fraternité que fût et reste la Brigade et rend hommage à celui qui restera notre Colonel BERGER.

Monsieur Yves GUENA prend ensuite la parole et rappelle les liens qui l'unirent à notre chef pendant leur ministère.

Monsieur le Préfet qui lui succède à la modeste tribune édiflée à la hâte, atteste de l'honneur qu'il ressent d'ouvrir la nouvelle voie au nom de l'illustre écrivain qui sût, à bon escient, troquer la plume pour l'épée, au service de la France.

Une charmante majorette blonde présenta les ciseaux à Monsieur le Préfet qui, assisté de notre Président, coupa le ruban tricolore libérant l'avenue André MALRAUX. Puis le cortège se dirigea vers le monument aux morts de Montpon.

C'est précédé de la Fanfare de Mouleydier et des gracieuses majorettes de Montpon-Menesterol à la prestation toute de charme et d'élégance juvénile que nous parcourons la nouvelle avenue pour nous regrouper autour du monument.

Notre Président National et notre Président local déposent une gerbe et c'est la minute de silence durant laquelle chacun rejoint en pensée quelque camarade ou parent mort pour la France.

C'est ensuite le vin d'honneur offert par la municipalité et l'assemblée se retrouve au restaurant du Puits d'Or pour le repas en commun animé, bien sûr, par le banjo de l'ami Tony. Cette réunion permet aux anciens de la B.A.L. de renouer le fil du passé avec l'émotion que l'on devine.

Comme à l'accoutumée, c'est très tard le soir, alors qu'éclatent déjà dans la nuit les premiers flonflons des bals populaires, que nous nous quittons pour nous retrouver le lendemain à Marsaneix.

A dix heures, ce dimanche 15 juillet, nous nous rassemblons autour de notre camarade Paul ALBERT et des anciens combattants entourant leurs drapeaux.

Après la remise de la gerbe traditionnelle au monument aux morts et la minute de silence, toute l'assistance à laquelle s'est jointe la population de la petite commune se dirige vers la stèle au milieu des bois où la sauvagerie nazie se déchaîna sur nos martyrs.

Notre Président, dans une poignante allocution, évoqua le souvenir de nos neuf camarades dont les jeunes et légitimes espérances devaient être anéanties par quelques balles à l'orée d'un bois, un jour de juillet.

C'est ensuite l'appel des Morts, énoncé par Gustave HOUVER, auquel Paul ALBERT répond avec toute l'émotion qu'il ressent au souvenir de ses anciens compagnons.

Monsieur BOISSAVY, Maire de Marsaneix, fidèle aux traditions, nous convie ensuite au repas en commun, après le traditionnel vin d'honneur.

C'est l'occasion, pour notre Président de mettre l'accent dans une courte allocution, sur la fraternité qui unit, depuis tant d'années, le peuple du Périgord aux Alsaciens et Lorrains qui à l'heure du désespoir y trouvèrent leur Havre de Grâce.

Monsieur BOISSAVY reçoit des mains de Gustave HOUVER, une enveloppe destinée à l'entretien de la stèle, don de la Brigade Alsace-Lorraine qui marque ainsi sa volonté d'intégration dans la communauté périgourdine, tant il est vrai que, pour beaucoup d'entre nous, la Dordogne fût un temps notre "Païs" où certains repiquèrent leurs racines.

Le sympathique Maire de Marsaneix remercie notre Président et l'assure que, comme hier, les Alsaciens et Lorrains seront toujours chez eux dans sa commune.

(J.P.)

**MONTPON-MENESTEROL**

Nous reproduisons ci-dessous l'allocution prononcée par le Président Gustave HOUVER à l'occasion de l'inauguration de l'Avenue André MALRAUX à Montpon le 14 juillet 1979.

"Monsieur le Ministre,  
Monsieur le Préfet,  
Messieurs les Maires des Communes du Canton,  
Mes Camarades,

**SYMBOLE DE COURAGE !** "Je compte sur chacun de vous pour accomplir le devoir désormais sacré, libérer l'Alsace et la Lorraine, et je salue, Messieurs, ceux d'entre vous qui tomberont demain au Champ d'Honneur" dit-il à ses Officiers et ses Hommes figés au garde-à-vous la veille des premiers combats des Vosges."

Et c'est au sein de la lère Armée, les dures Batailles du Bois le Prince, de Dannemarie, de Ballersdorff, la pénétration en Alsace jusqu'à STRASBOURG libérée.

La Cathédrale fermée par les NAZIS, est rouverte au Culte sur ordre de MALRAUX lui l'agnostique, et il y préside le Te DEUM solennel !

**SYMBOLE DE COURAGE :** "Vous tiendrez les positions, coûte que coûte, jusqu'à l'épuisement des munitions. Dans le cas où votre situation deviendrait impossible, retirez vous dans la Ville de Strasbourg où nous nous battons quoiqu'il arrive, rue par rue, maison par maison. STRASBOURG ne sera abandonnée en aucun cas !"

Ce furent les instruction données par le Colonel BERGER à toutes ses unités quand la Brigade tenait pratiquement seule le Secteur Sud de Strasbourg lors de l'attaque Von Rundstett et que les troupes américainss s'étaient retirées sur la ligne des Vosges.

**SYMBOLE DE FRATERNITE,** la Brigade de MALRAUX ! Unité hors série composée de réfugiés d'Alsace et de Moselle de tous âges et de toutes conditions... étudiants, voire lycéens, employés, ouvriers, paysans, instituteurs, professeurs, fonctionnaires. Certains n'ont que 15 ans à peine, d'autres sont déjà grand-père, d'autres combattent, côte à côte avec leurs fils, tous brûlant de revoir leurs provinces meurtries par 4 ans d'annexion.

A eux se sont joints, dans un émouvant élan de solidarité fraternelle, les Camarades des régions d'accueil, ceux du Périgord en grand nombre, qui, une fois leur terre natale libérée, avaient tenu à épauler leurs Camarades de l'Est, les armes à la main, pour libérer aussi leur terre à eux.

Cette Fraternité d'Armes voulue et forgée par MALRAUX, aujourd'hui, 35 ans après, alors que nos rangs s'amenuisent et que les tempes grisonnent, est restée aussi solide et aussi fidèle. C'est sans doute le plus bel hommage que nous puissions, pour notre part, rendre au Colonel BERGER.

C'est avec ce même esprit, Monsieur le Maire, qu'au nom des Sections de PARIS, de SAVOIE, des VOSGES, d'ALSACE, de MOSELLE et bien sûr de la Section du SUD-OUEST des Anciens de la B.A.L., je tiens à vous remercier pour l'organisation de cette cérémonie d'inauguration de l'Avenue André MALRAUX à laquelle vous nous avez associés avec tant de coeur !

"Grâce à vous, écrivait à André MALRAUX en 1958 le Général De GAULLE, après avoir reçu La Métamorphose des Dieux, grâce à vous que de choses j'ai vues ou cru voir, qu'autrement je devrai mourir sans avoir discernées".

"Or ce sont justement de toutes ces choses, celles qui en valent le plus la peine !"

En donnant le nom d'André MALRAUX à cette magnifique avenue faisant suite à l'Avenue du Général De Gaulle, la Ville de MONTPON concrétise l'accord profond qui s'était noué entre deux Hommes, en apparence pourtant si différents, deux Hommes qui par l'esprit et par l'action ont marqué la France et le Monde du XXème Siècle, deux Hommes entrés dans l'HISTOIRE.

En effet, A. MALRAUX fut avant et par-dessus tout un homme engagé, présent chaque fois et partout où pouvait se jouer, ne fut-ce qu'un court moment, le DESTIN des Hommes, à la fois soucieux et passionné par le combat pour la justice et la liberté.

Son immense oeuvre littéraire ne fit que compléter son action tout en étant la source de nouveaux éléments pour agir.

Faut-il rappeler, entre autres et très brièvement, sa mission archéologique auprès des boudhas kmers d'Indochine, sa rencontre avec les révolutionnaires de Canton et de Changhaï, sa démarche avec André GIDE à BERLIN pour protester contre le procès DIMITROV, sa présence auprès des Républicains Espagnols, ou tout simplement évoquer l'auteur du CONQUERANT et de la CONDITION HUMAINE dénonçant un monde tragique, celui de l'Oppression, celui de la PRISON et des Tortures, celui du Totalitarisme.

Ministre du Général De GAULLE, il crée le Musée Imaginaire, devient l'interlocuteur inspiré de NEHRU et de MAO-TSE-TUNG et aux affaires Culturelles, trouve un nouveau terrain d'action pour la libération de l'Homme, dominé par une civilisation technologique incapable d'ordonner les vraies valeurs.

Tel fut, en quelques mots, André MALRAUX, écrivain de talent, homme de l'art, homme d'Etat, homme de la Fraternité.

Pour nous, ses Anciens Compagnons de la Brigade Alsace-Lorraine qu'il dénomma Indépendante, il fut en plus un Chef incontesté et incontestable, n'en déplaise à certains !

Le Colonel BERGER, que l'imagerie moderne a fixé pour la Légende, homme jeune, béret en tête, canadienne fourrée au dos, culotte de cheval, ceinturon et baudrier, la cigarette à la lèvre, nous fit faire la Guerre sans l'aimer, avec un talent militaire d'instinct.

Sous son front haut, un regard essentiellement lumineux, plus sérieux que dur, exprimant l'intelligence instantanée, celle d'une pensée toujours en éveil et toujours "au présent" mais qui jamais ne laissera passer les mouvements du Coeur, il fit de notre téméraire engagement de Libération un symbole de Courage et de Fraternité."

#### MARSANEIX

le "Populaire du Centre" publie un article sous deux photographies barrant deux colonnes du journal régional et ayant pour titre : "Cérémonie émouvante à Marsaneix où 9 jeunes gens furent tués par les Allemands le 18 juillet 44".

"Ils étaient neuf. Le plus jeunes Claude NOZIERE, presque encore un enfant, avait 15 ans. Le plus âgé avait 24 ans. Leurs noms : Guy CHABOT, Gérard CHABENAT James FOURNIER, Simon FOPPOLI, René KRICQ, Pierre LEGOUTEUX, Claude NOZIERE, Jacques RASQUIN, Elie NIEWENGLOWSKI.

Le 18 juillet 1944, après plusieurs jours d'une mission exténuante pour assurer le convoiement de parachutages d'armes, ils se reposent dans une petite ferme dans le bois de la Châtre, près de Marsaneix, lorsqu'ils sont surpris par les Allemands informés sur délation de leur présence.

Il y a un dixième homme, Paul ALBERT, qui sait qu'il n'y a rien à attendre des nazis, si ce n'est une issue fatale. De plus, il comprend les ordres que donne un officier allemand pour le massacre. Il crie à ses camarades de fuir et lui-même, jouant le tout pour le tout se précipite vers le couvert le plus proche. La surprise joue en sa faveur et il échappe aux balles tirées sur lui.

Il sera le seul rescapé. Tous les autres sont abattus sur place. Paul ALBERT est fidèle au rendez-vous annuel du souvenir. Chaque année, en effet, la commune de Marsaneix rend hommage aux jeunes héros. Trente-cinq ans après, les cérémonies gardaient le même caractère poignant ; le recueillement était aussi profond ce dimanche 15 juillet.

C'est d'abord l'hommage rendu devant le monument aux morts de la commune où le sacrifice des jeunes maquisards est associé à celui de tous les morts pour la France. M. BOISSAVY, le Maire, fit observer une minute de silence. Puis la foule nombreuse, les représentants d'Associations d'anciens combattants, les porte-drapeaux, se rendent à la stèle érigée sur les lieux mêmes du massacre. M. Gustave HOUVER, Président de l'Amicale des Anciens de la Brigade Alsace-Lorraine, rappelle ce que la Liberté doit à ces jeunes gens et fait l'appel aux morts. "Le Chant des Partisans" qui s'élève dans la clairière empoigne l'assistance par son intensité dramatique.

Trente cinq ans après, Marsaneix se souvient."

Le Président National de la B.A.L. a prononcé le discours suivant :

"Trente cinq ans après, les Anciens de la B.A.L., avec leurs amis de la population de MARSANEIX, sont rassemblés autour de ce monument et tout à l'heure, devant cette stèle pour, avec Paul ALBERT, le rescapé miraculeux, honorer la mémoire des neuf camarades du groupe RASQUIN fusillés lâchement un jour de juillet.

Après les sombres années de l'occupation, l'espoir et l'avenir leur reviennent. Et, comme pour tant d'autres, un totalitarisme aveugle et sans partage devait, par quelques balles, à l'orée d'un bois, anéantir brutalement leurs jeunes et légitimes espérances.

J'évoquais, hier à Montpon, les liens exceptionnels de fraternité qui unissent les anciens de la B.A.L., ceux de l'Est et ceux du Sud-Ouest ; leur présence aujourd'hui, Monsieur le Maire, témoigne de leur fidélité dans le souvenir.

Le souvenir de nos fusillés bien sûr, mais aussi, le souvenir des femmes et hommes de ce terroir qui furent des nôtres et qui, sans appartenir à une cause, discrètement, mais avec quel courage, firent plus que leur devoir.

Parmi eux, Monsieur le Maire, vous ne m'en voudrez pas, je me dois de citer votre père, Charles BOISSAVY, alors Maire de cette commune, alors que vous-même aviez rejoint un maquis aux environs de THENON.

Recueillons nous un instant, et, par la pensée, rejoignons humblement, à la fois tous ceux qui risquèrent leur vie et tous ceux qui dûrent la donner pour faire triompher la liberté.

Par eux et avec eux, renouvelons le vœux et veillons aujourd'hui comme demain, chacun dans son milieu, pour que leurs efforts et leur sacrifice inspirent à tous et en toute circonstance, tous les hommes de bonne volonté pour un monde de justice, un monde de fraternité.

\* \* \*

PENSEE

\* Allez vers l'Homme, dont un autre Homme vous avait dit du mal, car il a besoin de votre amour.

\* Vous ne pouvez mesurer la douleur de celui qui est seul de par la faute d'un autre.

" H.R. "

Si Rodolphe ENTZ est décédé, il laisse cependant aux camarades, qui l'ont connu, des souvenirs, qu'il serait bon d'écrire au Président Paul MEYER, comme l'a fait un ancien de la Compagnie Iéna (Bataillon Metz).

"Je me rappelle d'une réunion entre camarades à IENA où ENTZ, qui avait le don de prédire l'avenir, lisait dans la main de STREIFF sa prochaine mort. Il disait cela avec intensité, qu'il en pâlit." On connaît le sort tragique du Lieutenant STREIFF, aussi à tant d'années en arrière restera-t-on stupéfait.

"A la dissolution de la B.A.L., ENTZ fut appelé à l'E.M. de la 3ème Demi-Brigade de Chasseurs, où il servit sous les ordres du Cdt HABERT, Chef d'Etat-major du Colonel JACQUOT... mais il n'est pas resté longtemps à Uberlingen, ayant repris ensuite contact avec le Rectorat de Strasbourg pour se voir affecté comme professeur à Baden-Baden".

G.T.

\*

La Section compte quelques malades auxquels tous les camarades adressent des vœux de prompt et parfait rétablissement, ainsi que leur sympathie aux familles.

\* \* \*

#### BATAILLON RHIN ET MOSELLE

Qui connaît ou qui a connu le "BATAILLON RHIN ET MOSELLE", unité FFI s'étant rattachée à la BAL de décembre 1944 à sa dissolution ?

Il est des anciens engagés volontaires pour la libération du territoire français, Alsace et Lorraine comprise, ou pour la durée de la guerre, qui se réfèrent à la BAL et voudraient éventuellement adhérer à notre amicale, mais il semble qu'il n'existe pas de pièces administratives susceptibles d'être consultées.

En général, les souvenirs sont flous : on ignore les dates, les étapes et même le nom des officiers responsables. Qui possède une documentation à ce sujet ou à qui pourrait-on s'adresser pour obtenir un renseignement précis ?

Voici ce qui a pu être recueilli récemment et qui s'avère bien maigre ; Il s'agit d'un engagé volontaire en date du 15 août 1944 pour la durée de la guerre à LYON par devant le Lieutenant NUNINGER, commandant le GROUPE KOENIG (Unité FFI).

Il passe au BATAILLON RHIN ET MOSELLE "formé d'Alsaciens-Lorrains", à compter du 22.12.1944 (BRIGADE ALSACE-LORRAINE). Cette indication entre (...) figure bien sur les pièces matricules.

Le BATAILLON RHIN ET MOSELLE DEVIENT 4ème BCP à compter du 16.03.1945 par dissolution de la BRIGADE ALSACE-LORRAINE (Note N° 2012/IDI/1 de la 1ère Armée Française (1er et 4ème Bureau)).

On lit également sous le titre "campagnes" :

"Contre l'Allemagne du 15.08.44 au 08.05.45

"Allemagne occupée du 09.05.45 au 05.10.45".

et sous "affaires auxquelles l'homme a pris part" :

"Campagne d'Alsace, d'Allemagne".

La rubrique "décorations" mentionne :

"Médaille commémorative française 1939-1945 avec agrafe "Libération" - Allemagne 1946-1947".

Enfin un titre de permission imprimé "Demi-Brigade d'Alsace-Lorraine 2ème Bataillon ... Compagnie" est rayé partiellement et devient : "3ème Demi-Brigade de Chasseurs à Pied 4ème Compagnie".

Ce document est daté comme suit :  
"S.P. 50099, le 6 mars 1945".

On devra en conclure que cette unité stationnée en Allemagne détenait les documents administratifs de la BAL.

Un historique du BATAILLON RHIN ET MOSELLE serait donc très intéressant à être reconstitué. Merci de bien vouloir écrire le maximum de données à Paul MEYER, qui rendra les originaux qui lui seraient éventuellement confiés.

\* \* \*

#### RECHERCHE HISTORIQUE

##### Appel au témoignage de nos camarades

Le temps passe. Nos compagnons d'arme meurent sans laisser leur témoignage personnel concernant leur vie au maquis ou pendant l'épopée de la BAL. Souvent les souvenirs des survivants s'estompent et les faits vécus jadis sont maintenant oubliés ou tronqués, voire parfois contredits par d'autres témoignages.

Il faut donc les confronter et les compléter par l'échange de récits lors des rencontres. D'autre part, l'analyse et la synthèse des textes et des documents permettent souvent de mieux cerner la vérité, qu'on diffusera dans le bulletin. Des réactions se feront alors jour pour une ultime mise au point.

Il est donc fait appel à nos camarades pour participer activement à cette collecte de renseignements. Qu'ils écrivent à Paul MEYER pour rectifier ou compléter les notes, qui paraissent dans le bulletin ! Parfois une petite réflexion entraîne une recherche historique intéressante.

Si, dans votre région, vous tombez sur un article de presse ou une revue parlant de la BAL ou d'une unité la touchant de près, communiquez le document à Guebwiller ; il vous sera rendu après exploitation, car Paul MEYER est loin de recevoir toutes les publications ayant trait à la BAL.

\* \* \*

#### LU POUR VOUS

"Avoir participé à une guerre est un évènement que l'on ne peut oublier. Il faut l'avoir vécu pour en comprendre le caractère et les souffrances morales et physiques. Il ne s'agit pas d'un incident quelconque... C'est l'entrée dans le sombre néant dans des conditions de vie inimaginables et avec le risque d'en mourir ou de devenir un grand mutilé, un grand malade et de terminer sa triste existence dans des conditions très pénibles physiquement et moralement.

Il faut évidemment avoir vécu ces épreuves pour en connaître et comprendre les douloureux effets... Les mutilés, les combattants, ce sont maintenant des personnages désuets qui font sourire et que l'on moque volontiers, parce qu'ils sont vieux, parce qu'ils sont infirmes, parce qu'ils évoquent des évènements aujourd'hui périmés dont on a oublié l'importance et la grandeur."

Amédée CHIVA

(Journal des Combattants - N° 1476 - 13.09.1975)

DERNIERE MINUTE" S.O. "

"Henri BENTZ, nouveau président de la Section Sud-Ouest de la Brigade Alsace-Lorraine" titre le Populaire du Centre du samedi 6 octobre 1979 sous le régional "Brantôme". "...Le président sortant (BALOUT) dans son rapport moral souligne la fraternité qui continue à unir les Anciens de la BAL et souhaite que cette fraternité issue du volontariat à un moment tragique de notre histoire reste un lien privilégié que le temps ne saurait pouvoir altérer..."

Ont été élus :

Président Henri BENTZ (Belaygue - La Gonterrie - BOULOUNEIX - 24310 BRANTOME)

Secrétaire Albert MAZIERE (St Laurent des Hommes - 24400 MUSSIDAN)

Trésorier Jean PUYPELAT (2 rue Victor Hugo - 16800 SOYAUX)

Les divers comités des secteurs restent en place car la BAL couvre 14 départements dans le Sud-Ouest.

C'est avec émotion que le nouveau président élu dans sa région d'adoption remercie ses camarades de combat pour la confiance manifestée à son égard. Il fait ensuite adopter son programme immédiat qui comprend trois mesures principales :

1. Réunir les éléments pour écrire une histoire vraie de la BAL. M. Jean PORCHER est chargé de rassembler les divers documents détenus par les camarades.
2. Demander à la municipalité de Brantôme de bien vouloir attribuer à une place ou à une rue de la Ville le nom de "Commando Valmy, unité d'élite de la BAL". En effet, la Centurie "Valmy", premier mouvement de résistance au pays de Brantôme, recrutait uniquement à Brantôme et dans les environs.
3. Créer les cadets de la BAL pour pérenniser les valeurs pour lesquelles leurs pères se sont battus. Le premier correspondant est Robert NABOULET, dont le père Camille, ancien de la BAL, est bien connu à Brantôme..."

\*

Enterrement de notre camarade ENTZ : nous venons d'apprendre que la BAL était représentée par Paul DIENER-ANCEL et qu'une gerbe a été déposée par la Section S.O.

\*

Adresse du Lieutenant GANDOUIN, ancien de Valmy :

Colonel Louis GANDOUIN

Maison Aldi

64640 IHOLDY Tél. (59) 37.62.74

\* \* \*

" B.R. "

"La PLAQUETTE de la BAL est toujours disponible au prix de F. 30,- l'unité (plus port) au Secrétariat de la Section B.R. : G. GERHARDS - 2 rue P. Muller-Simonis - 67000 STRASBOURG."

Une idée à exploiter : pour le Concours de la Résistance l'ADIR (Déportés Internés de la Résistance) a commandé 5 fascicules comme prix à remettre aux lauréats. Ce concours est organisé annuellement par chaque département. C'est un exemple à suivre.

\* \* \*

CONGRES B.A.L. 1980

Le Congrès se tiendra du côté d'Annecy les 15, 16 et 17 mai 1980.

Réservez-vous ce "pont" de l'Ascension pour une belle rencontre amicale en Savoie et témoigner votre sympathie aux camarades de la Section "S", qui se dévouent, malgré leur petit nombre, pour cette organisation.

\* \* \*

LEVONS LA TÊTE POUR VOIR UN PEU DE CIEL BLEU

J'habite une rue qui est un carrefour où grouille une foule de voitures et grondent de gros bahuts, qui se cognent et s'en vont aux quatre coins du monde. Ma boutique parfois en tremble, mais j'y ressens une activité pleine de forces, d'efforts à la recherche du progrès et du bien-être. C'est merveilleux.

Mon amie, pâle et diaphane, est partie hier au matin gris. Était-il gris ou clair, avec un soleil pourpre se levant lentement dans la brume ? Je ne sais plus. Elle m'a laissé ses chansons pour héritage, qui bercent ma pensée vagabonde. Il est doux de rêver, et, comme elle, de se taire pour laisser le silence pénétrer l'âme. Elle m'attend à quelque part. Je le sais.

O mon Dieu, que c'est bon l'espoir de l'au-delà. André, Xavier, Henri, Joseph, Robert, Antoine, Casimir - tiens, qui était celui-là ? - Camille et Pierre, sont sortis. Ils ont laissé la porte ouverte. Largement. Ce sont de braves compagnons, que je retrouverai avec plaisir. Pourquoi m'ont-ils donc précédé sur ce chemin d'espérance ?

Mon voisin est venu. "Peux-tu me recevoir ?" cria-t-il à travers le carreau. Je fis signe. Etonné, en me serrant la main, il dit : "C'est formidable, j'arrive, tu laisses ton travail pour m'ouvrir tes bras". C'est la disponibilité constante envers l'autre. Un travail, ça peut attendre, un ami, certainement pas. L'amitié est ainsi faite de tolérance et de joies. De ces joies qui font sourire les petits enfants.

J'écoute le bruit de la terre, qui respire. Et je respire avec elle pour qu'elle vive. J'écoute aussi ce muscle mystérieux qui, au fond de ma poitrine, cloque et claque. Il bat pour toi qui est près de moi. J'écoute mon âme qui domine ce corps qui se calcifie et je me tourne vers l'avenir, même si ma vue baisse et que l'oreille me trahit, car c'est là-bas, tout au bout, qu'éclate l'amour, comme naît au fond des ténèbres un petit point de lumière, espoir insensé des emmurés.

Dans le fleuve se meuvent des remous et des contre-courants, comme les hommes font la Patrie qui émane à la fois de leur cœur et de leur raison. Du premier, parce qu'on aime sa terre natale, du second parce que j'ajoute à la tradition qui a accumulé tant de faits et de gestes de mes aïeux, que je ne puis renier, des faits et des gestes nouveaux. Des faits et gestes neufs pour ceux qui viennent.

Je vais. Seul ? Non, puisque d'autres, dans la pénombre du soir qui doucement s'allonge, vont avec moi, alors que roulent les voitures et grondent les camions, alors que je regarde vers ce coin de ciel opalescent, où perce le bleu, que traverse le blanc des nuages au-dessus du rouge, qui rode à l'horizon. La vie est belle, Vis la avec moi, dans la paix et l'amitié.

Paul MEYER

D'ISLE en ILL... une soirée vadrouille

par SARTHOIS du Groupe ANCEL

Février 1944 - Un pâle soleil nimbe les quais de la gare de St.Pierre des Corps sans parvenir à chasser la fraîcheur de ce matin d'hiver.

J'attends mon frère que je dois retrouver dans le train de Paris pour nous rendre à Chalais via Angoulême en Charente.

Les passagers en attente font les cents pas pour se réchauffer, côtoyant en les ignorant les militaires allemands mêlés à eux.

Dès que le train entre en gare, je repère mon frère qui me guettait et l'installe avec lui dans un compartiment glacé. Après qu'il m'ait donné quelques nouvelles de la famille qu'il vient de quitter, nous abordons le sujet qui nous tient à coeur et qui fait l'objet de ce voyage.

Jacques vient de rentrer de Sarlat en Dordogne, où il s'était réfugié après avoir été avisé, par un gendarme ami de La Chartre sur le Loir où il résidait, de son départ imminent pour le S.T.O..

A Sarlat, il avait trouvé asile chez le sous-préfet dont la conduite un peu trop "collabo" ne l'avait pas rassuré. Il avait préféré prendre la tangente et, revenu à La Chartre, son ami gendarme l'avait informé qu'il faisait l'objet d'une note de recherches et qu'il ferait mieux de disparaître.

Nous avons donc décidé de tenter de passer la frontière espagnole pour rejoindre les forces gaullistes en Afrique du Nord, projet qui m'inquiétait passablement car, si je connaissais bien la montagne en hiver, mon frère en ignorait tout et, d'autre part, les bruits qui nous parvenaient sur les passeurs n'étaient pas toujours rassurants; il se disait, sous le manteau, que certains, après avoir encaissé le prix de leurs services livraient leurs clients aux allemands ou aux espagnols.

Je profitais de notre isolement dans le compartiment pour faire part à Jacques de mes soucis. Nous échangeons quantités d'arguments et arrivons à Angoulême sans avoir rien décidé.

Après quelque temps d'attente, nous prenons le train pour Chalais où doit nous attendre le premier maillon de la chaîne de passage. C'est un garçon de notre âge qui nous accueille; Jacques le connaît et les présentations sont vite faites. Il nous dirige vers un petit hôtel devant la gare où nous attendrons que la filière nous prenne en charge.

Nous avons averti notre guide de notre désir de rejoindre le maquis et il nous promet de faire le nécessaire. Il travaille dans l'entreprise de maçonnerie de son père et ses déplacements à travers le pays lui procurent des contacts avec l'armée clandestine qui se forme de jour en jour dans les forêts des alentours. Nous passons notre temps en promenades autour de la petite ville et retrouvons notre guide le soir, avec une bande de copains, dans la salle du café de notre hôtel.

Il y a ici un détachement de **panzers** doté d'une école de conduite et nous éprouvons quelque plaisir à voir nos "occupants" professer à l'aide de chars équipés de gazogène.

Notre troupe insouciant, réunie autour du pot du soir, attire l'attention d'un jeune tankiste qui vient un jour nous offrir un verre; il nous est difficile de refuser et nous acceptons. Il nous raconte en mauvais français qu'il est tchécoslovaque et s'appelle Anton; il nous retrouvera ensuite chaque soir et nous lui apprendrons que chez nous, lorsqu'on salue un gradé, on ne dit pas "Heil!" mais simplement "merde". Il retient la leçon et le soir même, avisant un officier allemand entrant dans le café, il se lève, tend la main et crie un retentissant "merde!" avant que nous ayons pu intervenir. Nous appréhendons une suite désagréable, mais rien ne se passe; l'officier n'a sans doute pas saisi et c'est heureux à la fois pour notre tankiste et pour nous. Nous lui conseillons d'abandonner ce rite et de se contenter de saluer comme à son habitude.

Notre inaction touche à sa fin et nos camarades nous invitent à fêter notre prochain départ par une petite soirée organisée chez la jeune institutrice qui réside dans une petite maison en dehors de la ville, condition nécessaire si l'on veut éviter le couvre-feu édicté par l'ennemi.

Nous nous réunissons un soir chez notre hôtesse et nous attablons devant une succulente omelette flambée au cognac accompagnée de quelques bouteilles de vin de Monbazillac, auxquelles nous faisons honneur de suite. Je suis assis face à un camarade dont le moral semble affecté par quelque souci personnel et j'essaie de le sortir de son marasme; il contemple son assiette fumante d'un air morose que je m'efforce de secouer. Brusquement je le vois se lever, prendre la lourde assiette de faïence à deux mains et, avant que je puisse faire un geste, je reçois sur la tête un coup asséné avec l'ustensile garni de son omelette. C'est tellement soudain que je n'ai aucune réaction et, sous les rires des autres convives, je vois notre ami franchir la porte sans un mot. Il est déjà tard et le couvre-feu est sonné; je cours derrière lui qui se dirige vers la ville. Nous sommes tous deux en bras de chemise et l'air froid nous transit. Je tente de calmer mon camarade et, non sans mal, je réussis à le ramener parmi nous. Lorsque nous réintégrons la maison, les autres ont dégusté leur omelette et, repus, se sont endormis, lovés un peu partout; il ne reste rien dans mon assiette et nous n'avons plus qu'à imiter les autres jusqu'au lever du jour. Nous regagnons notre hôtel au petit jour avec une "gueule de bois" carabinée. Mais la patronne connaît le remède et nous sert une demi-douzaine d'huîtres avec un verre de vin blanc sec; le traitement est efficace et nous retrouvons notre forme rapidement.

Notre guide vient nous rejoindre dans la matinée pour nous annoncer que nous partons pour Ribérac en Dordogne; le voyage se fait à bord d'une fourgonnette et nous arrivons sans encombre dans la coquette cité périgourdine. Nous sommes dirigés chez un entrepreneur de scierie qui veut bien nous recueillir le temps nécessaire à l'établissement de notre nouvelle identité.

Notre nouveau protecteur nous "camoufle" parmi le personnel de son entreprise et nous fait loger dans une baraque d'une cité d'urgence abritant des réfugiés. Incorporés dans une équipe de bûcherons du pays, nous partons le matin à bord d'un camion de la scierie pour des coupes de peupliers situées sur les communes d'Aubeterre ou St. Aulaye, proches de l'ancienne ligne de démarcation toujours contrôlée par les allemands qui réclament chaque matin le sempiternel "Ausweis".

Ceci nous donne chaque jour la même émotion lorsque nous présentons ce papier au "Feldewebel" de service, tant est implantée en nous notre condition de clandestins.

Les peupliers que nous abattons sont destinés à l'usine Bata de St. Léon sur l'Isle, qui fabrique les chaussures des élégantes parisiennes. Les journées de ce début de mars sont fraîches, mais en général ensoleillées. Nous acquérons vite une réputation honorable en soutenant le rythme des solides tâcherons de notre équipe. Il est vrai que nous commençons notre journée par un bain dans l'eau glacée de la petite rivière qui coule au bas du coteau où est construite la cité d'urgence. Ce bain matinal nous met le sang en ébullition et nous affrontons notre tâche quotidienne avec un dynamisme qui laisse cois nos compagnons.

Nous prenons nos repas dans un petit restaurant ouvrier avec toute l'équipe. C'est l'occasion de chambrer gentiment les réfugiés juifs des départements de l'Est, camouflés comme nous et qui rêvent pour la plupart de rejoindre des parents établis en Amérique. L'un d'entre eux ne nous parle que de son cousin de Paris établi à "Bénosayrès" où il fabrique des casquettes. Ces pauvres gens souffrent sans se plaindre et entassent à journées entières des planchettes de bois destinées à la fabrication de caisses.

Le jour vient où notre patron nous avise de nous présenter chez le photographe du pays qui doit réaliser les photographies requises pour nos cartes d'identité. Nous nous rendons sur la petite place où est installé l'artisan qui effectue ce travail avec une tranquillité d'esprit étonnante, comme s'il ne risquait pas de très graves ennuis. Dès que nos fausses cartes sont prêtes, nous sommes invités à rejoindre la petite ville de St. Astier pour y être pris en charge par l'organisation de résistance qui contrôle le secteur. A la lecture de ma carte, je m'aperçois que j'ai rajeuni de deux ans et que mon frère cadet est devenu mon aîné.

Nous rassemblons notre maigre bagage et gagnons une dernière fois le petit restaurant pour le déjeuner. Les bûcherons sont déjà attablés devant leur soupe matinale et nous accueillent avec un sourire en coin; tout le monde a l'air d'être au courant. Le déjeuner avalé, chacun nous souhaite bonne chance et le patron nous remet un solide casse-croûte; nous disons adieu à tous et prenons la route de St. Astier, où nous devons trouver un contact.

Le temps est beau et nous avançons rapidement sur la petite route bordée de bois. Nous échangeons mainte réflexion sur notre prochaine vie tout en prêtant l'oreille aux bruits de moteurs qui nous feront plonger dans le taillis; nous savons que les seules voitures autorisées à circuler, hormis de rares voitures de commerçants, sont celles de l'armée allemande ou de la milice de Darnand, les unes ou les autres toutes aussi dangereuses pour nous.

Toutefois nous arrivons à St. Astier sans incident et mon frère qui détient le secret des directives reçues nous fait entrer dans un petit café accessible par trois marches qui nous font déboucher dans une minuscule salle noyée dans une ombre fraîche. Nous mettons au point un plan destiné à nous retrouver en cas d'imprévu et Jacques me quitte pour chercher l'agent qui doit nous prendre en charge. Je reste seul devant un soda sacchariné.

Mes pensées flottent à la dérive tandis que je contemple sans le voir le rectangle de lumière dessiné sur le carrelage par le cadre vitré de la porte. Soudain, alors que tinte le grelot de l'entrée, la tache lumineuse sur le sol devient plus claire et il s'y dessine une ombre qui arrive jusqu'à moi. Je lève la tête et mon sang se fige quand je distingue, descendant lentement les trois marches, un officier allemand habillé de vert. Je suis noyé de panique et appréhende de voir revenir mon frère avec son contact.

L'allemand s'installe à une table près de la porte, en face de moi et, à la vieille tenancière qui se présente, commande une bière. Ignorant ma présence, il lève tranquillement son verre; le temps me semble long et je guette la porte avec angoisse. Enfin, son verre vidé, il se lève laissant quelque monnaie sur la table et sort après un vague salut. Je retrouve mon souffle et mes couleurs. J'imagine mal qu'il n'ait pas vu mon trouble.

Quelques instants plus tard, mon frère accompagné d'un garçon de notre âge entre à son tour et me présente Paul qui est chargé de nous conduire jusqu'au maquis que nous devons rejoindre. Il est vêtu d'un costume sombre à rayures, bien coupé, qui dénote un peu dans ce cadre rustique. Il a l'air d'un étudiant. Après un verre vite expédié, nous partons tous trois.

Paul nous explique que nous avons une longue étape à parcourir et nous invite à suivre ses instructions à la lettre. Nous quittons la ville par une petite route qui passe sous la voie de chemin de fer et arrivons à proximité de l'intersection d'une voie plus importante. Paul nous arrête sous le couvert et nous demande d'attendre qu'il ait traversé avant de nous engager sur la grande route. Nous le voyons s'approcher prudemment du carrefour et inspecter à droite et à gauche avant de le franchir rapidement. Il nous fait signe de le rejoindre et, imitant son attitude, nous passons de l'autre côté. J'ai pu déchiffrer en passant les indications de la borne Michelin qui porte, en gros caractères, N. 89 et la distance de Périgueux et de Bordeaux.

Nous avons le sentiment d'entrer, dès cet instant, dans la clandestinité. Notre marche se poursuit dans la campagne; au bout de quelques heures, nous abordons un sentier qui grimpe au long d'un coteau boisé. Passant devant une petite ferme isolée dans les bois, notre étonnement est à son comble quand deux ou trois enfants, qui jouent devant la maison, s'approchent de nous en souriant et nous saluent d'un joyeux " Vive le maquis !". Nous sommes interloqués et je fais part de ma surprise à Paul qui me rassure tout de suite en m'expliquant que ce sont les enfants du propriétaire de la grange abritant le groupe que nous allons rejoindre et qu'ils le connaissent. Nos manteaux couleur de muraille nous paraissent bien pâles tout à coup. Effectivement, peu après, nous débouchons dans une clairière dont un bizarre personnage nous barre l'entrée.

Il est habillé assez pauvrement, Ses cheveux mal taillés débordent d'un béret crasseux. Il surgit brusquement de derrière un taillis en bordure du chemin et pointe vers nous le curieux engin qu'il tient à deux mains. C'est noir, avec une sorte de longue boîte parallélépipédique qui semble sortir d'un gros tuyau d'acier d'où débouche un court canon.

C'est notre premier contact avec la mitrailleuse Sten et nous sommes très impressionnés. Un échange de mots de passe et Paul nous dirige vers une bâtisse érigée dans le fond de la clairière autour de laquelle circulent quelques jeunes gens de notre âge.

A notre arrivée, un homme sort de la grange; il est plus âgé que nous, pas très grand et plutôt maigre. Une fine moustache accentue sa lèvre supérieure. Il est vêtu d'un blouson de cuir sur un tricot kaki et d'un pantalon de cheval serré dans des bas de laine; sur la tête, l'habituel béret. De sa ceinture émerge la crosse d'un pistolet. Notre guide nous le présente : " voici le lieutenant ANCEL qui commande ce maquis ".

Le nouveau venu nous serre la main et nous entraîne à l'intérieur. La pièce où nous pénétrons est sombre, vaguement éclairée par une fenêtre aux carreaux absents, percée dans le mur du fond. A droite, une grande cheminée abrite un feu de bois sur lequel est installé un grand chaudron d'où s'échappe un filet de fumée.

Ancel nous fait asseoir autour d'une table vermoulue qu'encadrent deux bancs de ferme et nous pose quelques questions sur notre situation, les raisons de notre venue au maquis. Nous lui remettons nos cartes d'identité ainsi que les titres d'alimentation restés en notre possession. Nous devons nous défaire de tout papier personnel, photos de famille et tout ce qui pourrait conduire à une identification éventuelle. Ancel nous explique que chacun ici a oublié sa véritable identité et nous invite à choisir un nom d'emprunt. Nous sommes assez perplexes et nous regardons indécis. Je pense à mon origine mancelle et propose "Sarthis", tandis que mon frère, inspiré par le domicile de notre famille, suggère "Montrouge". Ces patronymes sont acceptés et Ancel nous fait sortir et nous présente à ses hommes, dont nous apprenons ainsi les noms pittoresques qu'ils ont adoptés.

Ils sont une quinzaine : il y a là le sergent Gaston, les caporaux Pauly et Adolphe et puis Jean-François qui arbore un superbe chapeau et un trench-coat taché mais bien coupé, Michel, Roger, qui viennent de rallier récemment, Champagne, le frère de Pauly, Parisien, André, Cuistot qui, bien sûr, est chargé de la cuisine. Aussi d'autres dont les noms bucoliques ou imagés sont une source d'étonnement pour nous : Fauvette, Gauffrette, Moscou, un alsacien rescapé des marais glacés de Stalingrad où l'avait conduit : son incorporation dans l'armée allemande.

Ce maquis est tout récent; il a été formé le 27 février 1944 par une scission dans un maquis établi dans la région de Ribérac. Son arrivée aux Pâqueries, la grange que nous occupons, date de peu de jours. C'est ce que nous expliquent nos nouveaux camarades qui nous dépeignent la vie du maquis dont j'avais déjà eu connaissance l'année précédente, à l'occasion de mon passage aux Chantiers de Jeunesse, dans le Dauphiné, au moment où les Chasseurs Alpains frappés par la dissolution de l'armée avaient regagné leurs montagnes avec leur paquetage et formé le maquis du Vercors.

Cuistot nous appelle bientôt à la soupe, cependant que notre guide Paul repart pour St. Astier où il assiste un autre agent, le lieutenant Francine installé au service du ravitaillement, ce qui lui permet bien des facilités à notre égard.

Nous touchons chacun une gamelle militaire, un couvert, un quart, ainsi qu'une couverture. La soupe est loin d'être aussi savoureuse que celle de notre petit restaurant de Ribérac, mais la longue marche effectuée nous a ouvert l'appétit et, depuis longtemps nous avons cessé d'être difficiles. La dernière bouchée avalée, nous suivons les camarades dans l'autre pièce de la grange qui sert de dortoir. Une couche de paille sert de litière commune. C'est dans le bourdonnement confus des conversations des anciens, groupés autour d'un "rat de cave" fabriqué avec une ficelle trempant dans de l'huile de noix, que nous nous endormons après avoir retourné dans notre tête les péripéties de la journée.

Dans la nuit, nous sommes tirés de notre somme par les relèves des sentinelles, qui tentent de trouver un coin chaud entre deux dormeurs à l'issue de leur longue faction dans le bois glacé. Le lendemain, le petit jour nous réveille et nous suivons les camarades qui sortent au dehors leur couverture pour la secouer avant de la plier à leur place respective. Cuistot a déjà préparé le "jus" et nous distribue avec un morceau de pain de campagne en nous prévenant que c'est la ration pour la journée. Le café avalé, nous nous intégrons, mon frère et moi, chacun dans un groupe qui descend à flanc de coteau vers une source où, à tour de rôle, nous puisons l'eau de notre toilette avant de remonter au camp, chargés des bidons remplis de l'eau destinée à la cuisine.

Nous sommes parfaitement isolés, aucune habitation dans notre entourage, hormis la ferme des Peytoureau où nous sommes passés en arrivant.

Lorsque la toilette est finie, le sergent Gaston nous rassemble et les caporaux, aidés des anciens qui ont connu l'armée, nous prodiguent un cours d'armement à l'aide des quelques armes dont le groupe est doté. Il y a un fusil MAS 36, un fusil Lebel modèle 86, long comme une canne à pêche (c'est d'ailleurs le nom qu'on lui donne), un fusil de chasse et deux ou trois mitraillettes Sten avec lesquelles nous ne tardons pas à nous familiariser. Après maints démontages et remontages, nous connaissons bien l'arme essentielle des maquisards. Bien entendu, il est impossible de l'essayer au tir et nous devons nous contenter d'un simulacre de manoeuvre de sa culasse sans munition introduite. Nous sommes rapidement, Montrouge et moi, intégrés et, le soir même, je prends la garde avec un camarade; il y a plusieurs postes disséminés autour de notre cantonnement, dont l'un à la fourche d'un gros châtaignier derrière la grange.

Mon camarade m'explique que le lieutenant est particulièrement sévère pour la tenue de la garde, la sécurité de tout le groupe reposant sur la sentinelle dont la vigilance ne doit se relâcher à aucun moment. C'est la raison des nombreux changements de cantonnement effectués par le groupe qui en est déjà à son troisième depuis sa fondation. Nous sommes de garde au poste commandant le chemin par lequel nous sommes arrivés.

Les heures sont longues dans le froid de la nuit. La terre durcie résonne comme un tambour et chaque bruit est amplifié. J'avais l'habitude de ces factions pendant mon séjour aux Chantiers de Jeunesse, mais dans la montagne, la nuit n'est pas silencieuse; le vent module en permanence une sorte de fond sonore qui rassure. Ici, pas un bruit ne trouble le silence de la campagne endormie, cloîtrée par le couvre-feu. A peine quelque chien énervé s'entend-t-il parfois dans les lointains. Nous ne parlons pas, attentifs à déceler la moindre présence suspecte. Nous ne pouvons non plus bouger et la station immobile est rapidement pénible. De rares bruits de moteurs nous parviennent de très loin, convois allemands ou patrouilles milicieuses sans doute; ce sont les seuls à circuler la nuit ouvertement. Nous rentrons transis dans la grange et, après avoir avalé un bol de thé du de café brûlant, nous nous glissons près de nos camarades endormis, leur arrachant quelque grognement lorsque nous les dérangeons dans leur sommeil. Le lendemain, la routine nous est familière : toilette, corvée d'eau, instruction. La journée est longue, notre univers étroit et les conversations avec les autres réduites au minimum.

La visite d'un agent de liaison meuble un peu la monotonie des heures, qui coulent lentement. Nous faisons la connaissance de Francine, le lieutenant que mon frère a déjà rencontré à St. Astier et de Francis, un autre agent de liaison qui assure le contact avec les membres de l'organisation résidant à Périgueux. Chacun nous apporte les nouvelles du monde et les derniers messages de la B.B.C., la T.S.F. anglaise, qui est le seul lien avec les Gaullistes de la France Libre. Le soir, le tour de garde est aménagé en fonction de notre arrivée et je prends la garde seul sur le chemin.

J'ai découvert un moyen d'éviter toute mauvaise surprise en bondissant au coeur d'un buisson, en bordure du chemin, où je m'enfouis complètement. Je suis noyé dans les broussailles et parfaitement invisible. Je me recroqueville et parviens à maintenir un peu de chaleur dans mes vêtements plutôt légers. Je n'ai, en effet, qu'un mince pantalon de fibranne et un blouson de toile sur une chemise bien usée. Je suis là depuis un moment, perdu dans mes pensées, quand il me semble percevoir un bruit anormal; c'est comme un piétinement rapide sur la terre dure. Je dresse l'oreille et tente de repérer l'origine du bruit qui paraît venir du sentier en contre-bas; je relève ma Sten et cherche à identifier une présence dans l'ombre. Instinctivement mon regard cherche à hauteur d'homme et, bien que le bruit se rapproche nettement, rien n'apparaît. Je sens la peur m'envahir, mes os se glacent et je me demande si je ne dois pas tirer pour alerter mes camarades. C'est au moment où je décide d'appuyer sur la détente que je vois, à deux ou trois mètres de moi, une petite silhouette blanche qui trotte sur le sentier. Je reconnais la chienne des Peytoureau, qui vient sans doute chercher, autour de notre grange, un os oublié. Tandis que je reprends mes esprits, la bête marque un temps d'arrêt devant moi et reprend son chemin sans aboiement et sans changer son allure. Je suis pris d'une envie de rire, réaction nerveuse sans doute. Quand je raconte l'histoire à mon frère et aux copains le lendemain, je suis copieusement chambré.

Dans les jours qui viennent, je fais plus ample connaissance avec l'animal qui accompagne régulièrement son maître lors des visites qu'il fait à notre chef.

Un soir, je suis désigné pour la corvée de pain. C'est ma première escapade depuis notre arrivée et c'est un peu la fête. Une équipe est formée sous le commandement du caporal Pauly et divisée en deux fractions. Pendant que l'un s'arme de mitraillettes et de pistolets, l'autre se charge de longues perches dont je ne vois pas l'usage.

Nous descendons en file indienne, dans le silence de la nuit, le coteau en direction du village de Grignols. En vue du village, Pauly fait stopper son groupe et part seul en avant. Nous le voyons frapper discrètement à la porte d'une maison et y entrer furtivement. Il en ressort peu après et nous fait signe de le rejoindre. Nous entrons dans une pièce poussiéreuse, parcimonieusement éclairée par une lampe à pétrole. Autour de nous des étagères supportent d'énormes miches de pain doré. Une bonne odeur de farine cuite règne dans le local. Le boulanger qui nous reçoit est un homme jeune qui nous offre un verre d'un petit vin particulièrement apprécié des buveurs d'eau que nous sommes. Nous discutons quelques instants avec lui et Pauly donne le signal du départ. Nous serrons la main de Mirabel, le boulanger, et je vois les camarades qui ont enfilé les tourtes de pain sur les perches les charger sur leur épaule par deux et quitter la maison. J'ai droit, moi aussi, à mon bout de perche et toute la troupe se faufile, à la suite du caporal, par le sentier qui s'enfonce dans la forêt.

Nous marchons depuis un moment à flanc de coteau sur un chemin de terre lorsque j'entends crier : "à terre!". Nous plongeons tous dans les broussailles et je vois, dans la clarté lunaire, Pauly qui bondit sur le chemin, pistolet au poing en criant : "qui vive" à une silhouette qui s'avance vers nous. On échange les mots de passe et nous reconnaissons notre hôte qui se rendait sans doute à une réunion clandestine au village. L'alerte passée, nous reprenons notre chargement et arrivons sans encombre au camp où le pain est entreposé dans la salle où Cuistot élabore sa tambouille.

La semaine suivante, je suis de nouveau parmi la corvée de pain et notre retour est marqué par le spectacle hallucinant de la forêt de la Double incendiée par l'ennemi pour en chasser les maquisards. Depuis le sentier que nous suivons à flanc de coteau, nous voyons les flammes gigantesques monter dans le ciel rougeoyant, accompagnées d'un nuage de fumée. Cette opération sera d'ailleurs un échec pour les allemands, qui ne feront que quelques victimes civiles malheureusement cernées par le feu et qu'ils abattront dans leur fuite. Les maquisards, eux, avaient quitté les lieux assez tôt. Vers la fin de mars, un renseignement recueilli sur le marché de Neuvic sur l'Isle nous apprend que les miliciens ont repéré notre camp et qu'une attaque est à craindre.

Ancel décide d'évacuer la grange et, pour éviter des représailles, convainc M. Peytoureau et sa famille de déménager provisoirement. Les pauvres gens ont déjà été frappés par le malheur en la personne de leur fils Georges, un gamin de seize ans qui a été arrêté la semaine précédente à Mussidan, alors qu'il s'y rendait voir un camarade.

Nous sommes le 29 mars, un mercredi et, le soir venu, notre troupe est partagée en trois groupes, dont l'un assurera le déménagement de nos hôtes, un second notre propre évacuation et le troisième la protection armée des deux autres. Je fais partie de ce groupe sous le commandement du sergent Gaston. La nuit tombée, nous prenons position sur un talus bordant la petite route de Grignols à la N. 89, la route de Bordeaux.

Nous sommes juste à l'entrée du village, dont nous distinguons les maisons dans la nuit, dont celle de notre boulanger qui est la plus proche. Gaston fait passer la consigne de ne tirer que sur son ordre. Couchés dans l'herbe humide, la Sten armée devant nous, nous surplombons la route de quelques mètres. Je suis anxieux; je me demande quelle sera ma réaction si nous devons nous battre. J'essaie de contrôler l'affolement qui m'envahit et réussis tant bien que mal à calmer mes nerfs tendus.

Nous sommes installés là depuis un moment quand nous parvient un bruit grinçant, qui semble se situer derrière nous; je regarde le sergent qui ne réagit pas. Peu après, le bruit se précise et nous voyons apparaître, dans la pâle clarté du ciel, un char à boeufs chargé de meubles qu'accompagnent nos camarades et la famille Peytoureau. Seul le grand-père a préféré rester dans sa maison.

Nous apprendrons plus tard que les miliciens ont envoyé une patrouille jusqu'à notre grange où ils n'ont trouvé aucune trace de notre passage, tant le nettoyage des lieux a été consciencieusement effectué par les camarades qui en avaient la charge.

Lorsque nos hôtes sont en sécurité, nos amis nous rejoignent et nous entamons une marche nocturne de quelques kilomètres, qui nous conduit dans le vallon où une ferme nous accueille. Elle est située au bord d'un petit ruisseau et longée, à quelques centaines de mètres de part et d'autre, par deux routes qui rejoignent la N. 89. Nous nous installons dans une grange et, après une soupe préparée par une fermière, le moral est au beau fixe. Ceci incite les camarades à nous, demander, à Montrouge et moi, de leur faire notre petit numéro habituel.

Nous avons eu l'occasion, aux Pâqueries, de les distraire en interprétant en duo les sketches de Bach et Laverne, qui nous avaient déjà procuré un certain succès lors de notre séjour dans un camp de jeunesse de la Sarthe en 1942. C'est perchés sur une barrique vide que nous nous produisons. L'ambiance est au chahut quand le fermier vient nous prier de faire moins de bruit, la milice ayant installé un contrôle au carrefour de la nationale, à moins de deux kilomètres de notre cantonnement. Et nos voix portent loin dans la nuit. Ancel nous ordonne le silence et nous nous étendons sur la paille pour la nuit. Le lendemain, notre lieutenant nous quitte pour tenter de dénicher un nouveau cantonnement.

La journée s'écoule, émaillée seulement par le tour de garde et la soupe. Nous passons une deuxième nuit, dans cette grange des Gautheries et, le soir tombé, nous prenons en file indienne les sentiers qui courent à travers les bois des coteaux vers un nouveau cantonnement. Notre marche nous rapproche de St. Astier; c'est en effet à quelques kilomètres de cette ville que nous nous enfonçons dans un chemin forestier qui nous amène près du château de Chaulnes où nous

installons notre camp dans une vieille bâtisse avec, pour tout couchage, une vieille litière de poules. La construction est ancienne, composée de deux pièces, dont l'une est aménagée rapidement en dortoir, tandis que l'autre reçoit la batterie du cuistot et la couverture des gradés. Quelques vieux meubles vermoulus nous permettront de manger assis à table. Notre asile est enfoui dans les futaies et, bien que dans l'angle de deux routes, difficile d'accès pour qui ne connaît pas les chemins cachés sous les arbres. Nous établissons des postes de garde à quelque distance selon notre habitude.

Le château est bâti à environ quelques centaines de mètres et son propriétaire ne tarde pas à nous rendre visite.

Notre groupe s'étoffe; une figure pittoresque nous rejoint : c'est un vieux sous-officier de la coloniale, blanc de cheveux et de moustache, laquelle a cependant une teinte plus foncée au-dessus de la bouche, à l'endroit où s'appuie le verre de rouge qu'il semble affectionner. C'est un brave bonhomme, dynamique en diable, qui s'intègre rapidement dans notre jeune bande. Il est bien sûr immédiatement affublé du nom de "grand-père". Il connaît le pays comme sa poche et nous rendra les plus grands services jusqu'à la libération.

Pour le moment, notre principale préoccupation est une invasion de poux de poules récoltés sur notre litière et dont les longues colonies tapissent les coutures de nos vêtements et envahissent les parties les plus délicates de nos individus. Ancel nous fait raser par Roger, notre coiffeur, et nous essayons de laver nos frusques dans deux bassins remplis d'une eau glaiseuse. Cela ne décourage pas pour autant les affreuses bestioles qui s'acharnent sur nos carcasses.

Nous pratiquons quelques opérations de ravitaillement à l'aide d'une lourde remorque automobile qu'il faut traîner à travers bois péniblement. Des amis inconnus nous signalent les fermiers du secteur plus pressés de satisfaire aux réquisitions de l'occupant que de livrer leur production au ravitaillement des habitants de la région et nous prélevons chez ces "collabos" ce qui nous est nécessaire en pommes de terre, conserves de porc et même, certains jours, une brebis accompagnée de son petit. La brebis est sacrifiée et le pauvre petit agneau en est réduit à coucher le soir sur la peau fraîchement écorchée de sa mère. Nous adoptons l'orphelin que le sergent Grand-père baptise illico du nom de "Turenne".

Par une belle nuit claire, Ancel quitte le camp avec une équipe d'entre nous. A leur retour, le lendemain, nos camarades étalent sur la table bancale une superbe collection de fusils, mitraillettes, revolvers, grenades et tout un assortiment de matériel de sabotage. Nous sommes émerveillés par ce trésor et ne nous lassons pas d'admirer les fusils Lee Enfield, les revolvers Colt et Smith et Wesson, les mitraillettes Sten, mais surtout des mitraillettes d'un modèle jamais vu chez nous dont je me rappelle cependant avoir vu la silhouette dans les films américains sur la prohibition. Nous héritons, en effet, des armes chères aux gangsters de New-York ou de Chicago des années folles du Charleston, les Thomson. Ancel prend un bref repos et repart.

Nous sommes subjugués par cet armement, qui vient de nous tomber du ciel et prenons en main, alternativement, chacune des armes jusqu'au moment où Pauly, assis sur une chaise devant Moscou qui tient un revolver, se lève brusquement en criant : "Attention, il est chargé". Nous entendons dans le même temps une détonation et notre camarade porte la main à sa gorge. Nous le faisons asseoir et dégrafons son blouson de cuir. La balle a fait un trou sur le côté droit du cou et Pauly perd conscience. Il saigne abondamment.

C'est alors que survient Ancel qui fait évacuer de suite notre ami, pendant qu'un camarade part immédiatement pour Périgueux chercher un praticien. Nous verrons bientôt arriver les frères Gaussen qui deviennent nos toubibs attitrés.

Pauly a été transporté dans une petite maison à flanc de côteau, juste en bordure de la route qu'on aperçoit d'un poste de garde.

Son frère Champagne est très inquiet et l'auteur de l'accident, qui est pourtant un vieux briscard, est désespéré de son geste et ne parle rien moins que de se suicider. Nous essayons de lui remonter le moral, non sans mal d'ailleurs. Pauly s'en tirera et nous rejoindra plus tard.

Nous sommes depuis quelques jours dans ce cantonnement quand Ancel, rentrant le soir de mission par un temps atroce, sous une pluie diluvienne, interpelle le sous-officier de garde : "Qui est de faction sur le chemin" lui demande-t-il ; "C'est F." répond le sergent qui s'étonne.

Ancel se fait accompagner du chef de poste et de deux camarades et revient avec la sentinelle, qui s'était endormie à son poste et n'avait pas vu passer nos camarades.

Notre ami se fait sérieusement réprimander et est confié à la garde d'un camarade, qui lui promet le pire s'il fait un pas de travers.

Au rassemblement du lendemain, Ancel nous rappelle les consignes strictes des gardes et menace du conseil de guerre ceux qui y manqueront.

Nous sommes passablement traumatisés ; chacun se sent responsable de la sécurité de tous.

Montrouge prend la garde un soir, sous les ordres du Grand-Père et, rentrant à la relève, me réveille pour me dire qu'il s'est endormi à son poste et que c'est le Grand-Père qui l'a réveillé. Il parle de se dénoncer à notre chef. J'essaie de l'en dissuader, arguant que si le sous-officier ne l'a pas fait, c'est que ça n'en valait pas la peine. En fait, je me vois mal, revenant seul à la maison et me présentant devant ma mère sans mon frère.

Nous déménageons de nouveau quelques jours plus tard.

Notre troupe a encore augmenté et c'est une véritable colonne, qui s'ébranle un soir, guidée par Ancel.

F. est toujours étroitement surveillé par son garde. Le comportement de ce camarade nous met mal à l'aise. Quelle que soit la faute de notre malheureux ami, nous admettons mal que lui soit infligés les quolibets et les sarcasmes, dont l'a-breve son cerbère. Nous l'invitons à un peu de modération en lui promettant que si la même aventure lui arrive nous nous ferons une joie de lui rendre la pareille. En cours de route F. est dirigé sur un autre groupe ; nous n'entendrons plus parler de lui.

Notre randonnée nous conduit dans un autre secteur et nous arrivons dans une bergerie près du château de la Feuillade, aux environs de Coursac.

Nous commençons à nous familiariser avec le pays et les nouveaux arrivants nous renseignent sur notre situation. Beaucoup sont d'origine alsacienne ou lorraine.

Nous nous installons une nouvelle fois et les corvées habituelles reprennent. Nous nous ravitaillons à Coursac, ce qui nous offre quelques occasions d'évasion du camp à tour de rôle.

Nous sommes toujours au milieu des bois et le garçon si sévère avec le malheureux F. est surpris endormi à son tour. C'est sans pitié que nous le voyons confié à la garde de Moscou, qui a la réputation de ne connaître que la consigne. Notre camarade a constamment le canon de son arme braqué sur le fautif qui ne plastronne plus.

Un jour nous arrivent deux aviateurs américains, pilotes de "Mustangs" abattus près de Montauban. Ils se nomment Arthur et Dan et doivent attendre chez nous leur rapatriement. Nos camarades Michel, Jean-François et Marrakech tentent de rassembler leur anglais scolaire pour lier conversation, sans grand succès. Comme ils essaient d'expliquer le fonctionnement du petit poste récepteur radio reçu récemment, les mots techniques font défaut dans leur vocabulaire et ils renoncent. Nos deux invités comprendrons quand même en voyant notre camarade Georges, chargé du poste, l'installer pour l'écoute régulière de la B.B.C. Puis c'est un nouveau venu que le lieutenant Francine nous amène. C'est un garçon de dix-sept ans. Notre lieutenant et l'agent de liaison le gardent longtemps avant de nous le présenter. Notre surprise est grande lorsque Ancel nous ordonne, à Montrouge et moi, de le garder de près.

Sans comprendre, nous appliquons la consigne et apprenons qu'il s'est présenté de but en blanc chez Francine, ce qui rend sa situation suspecte.

Nous le gardons pendant quelques jours de près et il finit par exhiber une photo où figure le copain, qui lui a indiqué la filière. Cuistot reconnaît un ancien camarade parti du maquis quelque temps avant et notre camarade respire enfin. Les jours passent entre les corvées, les gardes et l'écoute de la radio que Georges installe à heures fixes pour capter les messages nous concernant. On parle de plus en plus d'un débarquement allié sur le territoire national et nous savons que nous aurons notre rôle à jouer.

Ces messages ont toujours un style particulier, baroque ou farfelu. Ainsi le sergent Grand-Père, participant à l'élaboration de l'un d'eux, fera connaître à Londres notre ami l'agneau en proposant, pour un prochain signal, le texte suivant : "Garde à vous Turenne".

Un autre message nous amuse fort : "L'autruche se frappe sur le ventre".

Nous n'avons plus qu'à guetter leur passage sur les ondes.

Ces fantaisies rompent la monotonie des journées oisives.

Avec quelques camarades, je me lance dans la poésie et sur les rares bouts de papier que nous arrivons à dénicher, nous essayons de bâtir quelques vers. C'est ainsi que naîtra "La Chanson du Maquis", une marche élaborée par notre petit groupe, que je pose sur un vieil air militaire ramené des Chantiers de jeunesse, mais dont les paroles originales narraient les malheurs des Bataillons d'Afrique.

Bien des années plus tard, dans un bois de Dordogne, alors que je l'avais complètement oubliée, j'aurai la surprise de l'entendre chanter par mes anciens camarades.

(A SUIVRE)